

5-12-2011

## Mille-Feuille Magazine Littéraire

Follow this and additional works at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

---

### Recommended Citation

(2011) "Mille-Feuille Magazine Littéraire," *Mille-Feuille Magazine Littéraire*: Vol. 18, Article 1.  
Available at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille/vol18/iss1/1>

This Issue is brought to you for free and open access by the French Program at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mille-Feuille Magazine Littéraire by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [mbernal2@depaul.edu](mailto:mbernal2@depaul.edu).

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire

**Mille-Feuille**  
**Magazine Littéraire**  
**Printemps 2011**  
**DePaul University**  
**Department of Modern Languages**

*Mille-Feuille Magazine Littéraire, Vol. 18 [2011], Art. 1*  
Pour toute correspondance, s'adresser au comité de rédaction, **Mille-Feuille**, DePaul University, Department of Modern Languages, 802 West Belden Avenue, Chicago, IL 60614-3214, (773) 325-7320  
pbrault@depaul.edu

**Mille-Feuille:** 1. du latin *millefolium*, nom vulgaire d'une espèce d'achillée dont les feuilles sont très finement découpées en tous sens. Appelée encore 'herbe aux coupures', 'herbe au charpentier', 'herbe au voiturier', c'est une plante vivace qui croît au bord des chemins, dans les pelouses sèches, et dont les fleurs, blanches ou roses, sont réunies en capitules. 2. pâtisserie, connue aux Etats-Unis sous le nom de 'Napoleon'. Composée de fins feuilletés de pâte feuilletée entre lesquels on intercale une crème pâtissière au beurre ou une crème chantilly. 3. les mille feuilletés de prose et de poésie qui, nous l'espérons, finiront par voir le jour dans notre magazine littéraire. 4. texte à dévorer goulûment. S'assurer, lorsque l'on y plongera les dents, que le contenu en déborde de toutes parts. Bon appétit!

## **Mille-Feuille**

Magazine Littéraire  
Printemps 2011  
DePaul University  
Department of Modern Languages

### **Rédacteurs en chef**

Pascale-Anne Brault  
Adam Hilevsky  
Pascale Kichler

### **Rédacteurs en chef adjoints**

Tomasz Akszterowicz, Emily Alexander, Dema Al-Khalil,  
Amanda Bartosiak, Stacey Bear, Annette Carreon, Marcelina  
Cybulska, Adam Enright, David Horacio Espinosa, Azalea  
Fairley, Vierelina Fernandez, Rachel Gardner, Catherine Gerk,  
Stephanie Goldina, Alisha Holly, Crystal Johnson, Karen  
Kilberg, Brittany Knoerzer, Dominika Kolpak, Samuel Krc, Alex  
Kuehn, Eric Leech, Katherine Leone, Carlie Leoni, Hannah  
Michael-Schwartz, Elizabeth Murphy, Edgar Ohito, Walker  
Parrish, Lauren Polcyn, Margaret Potts, Christina Reninger,  
Lauren Schirripa, Annie Schmid, Emma Sheer, Cameron  
Shenassa, Nicholas Spring, Chloe Stagaman, Chelsea Stone,  
Haley Stuckey, Marie Stumbo, Kenya Tapia, Brian Vendetti,  
Sarah Wasley, Charity Weishar, Jaime Widmar, Vanessa  
Zavala.

### **Photographe**

Marie Meyer  
(La passerelle Simone de Beauvoir, Paris)

### **Mise en page et assistance technique**

Lili Bivings

Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter le dix-huitième numéro de Mille-Feuille et remercions tous les participants ainsi que le Doyen de Liberal Arts and Sciences, le Département de Langues Modernes et ses professeurs, le Student Life Office, le Study Abroad Office de DePaul University, ainsi qu'André Iliev et Michelle McGillivray de Lincoln Park High School, qui nous ont permis, grâce à leurs subventions généreuses et leurs nombreuses contributions, de donner suite à nos premiers numéros. Bonne lecture!

Copyright  
DePaul University  
2011

Natalia Ambrozek 36  
Teodora Azana 40  
Amanda Bartosiak 22, 66  
Christie Batka 61  
Agatha Bednarski 43  
Lili Bivings 46  
Emma Bonnard 12  
Pascale- Anne Brault 48  
Annette Carreon 82  
Rebecca Carson 27  
Stephan Cernek 83  
Trent Dailey-Chwalibòg 14  
Lily Colonna 2  
Marcelina Cybulska 13, 87  
Ahmadhussaini Daghustani 93  
Pauline Day 85  
Azalea Fairley 72  
Alexandra Flores 49  
James Foley 9, 58  
Brynn Fromknecht 54  
Cate Gerk 51, 69  
Stephanie Goldina 74  
Jeff Hastings 20  
Alisha Holly 70  
Montana Kane 4  
Sharup Karim 53  
Amanda Kazimir 11  
Léa Kichler 52  
Dominika Kolpak 75  
Alex Kuehn 73  
Jennifer Latshaw 56  
Eric Leech 96, 99  
Jaclyn Leonard 100  
Katherine Leone 101  
Carlie Leoni 8  
Elie Mangoubi 30  
Jessica Martino 90  
Maya Masterson 84  
Emily McGill 92  
Lyuben Minev 59  
Stephanie Miranda 76  
Maureen Monaham 31  
Marie Mungenast 17  
Daniel Navarro 98  
Bernardo Navia 3  
Georges Overton 80  
Carmen Paraison 3  
Lauren Polcyn 74  
Meaghan Rahamut 34  
Christina Reninger 64, 96  
Ryan Reynolds 81  
Renaudo Robinson 88  
Alessandro Rosa 60  
Zosie Sandell 1  
Geneviève Savaiano 94  
Matt Scherer 44  
Hannah Michael-Schwartz 18, 78  
Emma Sheer 62  
Cameron Shenassa 29, 87  
Nicholas Spring 79  
Chloe Stagaman 71, 73  
Tim Stone 10, 91  
Haley Stuckey 32, 66  
Kenya Tapia 24, 50, 97  
Jose Sebastian Vega 86  
Brian Venditti 25  
Sarah Wasley 38, 68  
Charity Weishar 26, 42  
Vanessa Zavala 95



## **La bulle**

Une bulle de savon, un rêve rond;  
Flotter au-dessus d'un évier  
C'est gratter la peau de la gravité

Là, elle oscille, en scintillant—  
Sa vie ne dure qu'un moment;  
Fugace, elle vit éphémèrement.

Sur sa surface un spectre pivote,  
Une danse infinie, un fantôme qui saute.  
En ce clin d'œil, tout est réalisable.

*Zosie Sandell*



## **Grillons**

des grillons, comme des souffles bégayés,  
irritent ma tranquillité  
alors que des conversations dissolvantes  
volettent tout autour de mes oreilles;  
des voitures, des bâillements réguliers qui traversent la chaussée,  
détéignirent en la distance.  
un silence assourdissant entrelace  
le chuchotement blanc des étoiles,  
qui se suspendent à l'air pondéreux  
aussi lourd que l'épice du cèdre rouge.

*Lily Colonna*

### **Inspiration disparue**

Elle arrête parfois mon stylo  
Tel un murmure bleu de papillons  
Ou tels des échos et des ombres sans nuits  
Qui percent tous les souvenirs que j'ai  
Et demeure ce stylo silencieux  
ne pensant que pour lui-même  
Et me regardant de loin  
Si loin déjà tellement parti  
Comme un phare épuisé  
Érigé dans l'oubli  
Du brouillard des mouettes  
Ce stylo me regarde  
Sachant que je sais qu'il est mien et ne l'est pas  
Il lui manque j'en suis sûr un langage une voix  
-Celle-là, aussi fébrile qu'innocente-  
Dans les rues et les aubes oubliées  
que j'invoquais quelquefois  
Des mots complets et délicats  
Dont cette langue se sert  
Ses sons et rimes insaisissables  
Ses oiseaux et rêves insaisissables  
Faits de vers et de lumière.

*Traduction de « Gone Inspiration » de Bernardo Navia  
Carmen Paraison*

## 146 minutes dans la vie de Celia Maxwell

18h 32. Celia, notre intrépide héroïne, inspecte le rayon Films Etrangers de son magasin vidéos du quartier par un doux soir d'automne.

Deux mecs derrière le comptoir: l'un genre vampire androgène avec maquillage plus collier de chien, l'autre genre loser fanboy typique de magasin vidéo.

-(Celia) Hé, quand c'est que vous allez recevoir des nouveaux films français super bavards?

-(Vampire) Euh, y'en a un paquet qui arrive.

-Ouais c'est ça, toujours les derniers, bravo, toutes mes félicitations.

-Si si, la proprio veut vraiment développer la section Films Etrangers.

-Vite, c'est quoi le Van Damme où il fait le grand écart sur le comptoir de sa cuisine?

-Euh, euh, (fait un bond karaté), *TimeCop*.

-*TimeCop*, c'est ça. Vous l'avez?

-(Loser) Je crois que oui, je vais juste vérif—

-(Vampire) Volé.

-(Celia) Zut alors, c'est le seul que j'avais pas vu encore.

-(Vampire) C'est trop ouf que t'aimes ça, ça date un peu, tu sais.

-Tu rigoles? Je l'adore ce mec! Surtout quand il fait ses triples coups-de-pied vols planés à 360 degrés!

-Et aussi, image gratuite de ses fesses à poil dans chaque film.

-Ca va sans dire.

Claire, la meilleure amie de notre intrépide héroïne, entre dans le magasin.

-(Claire) Salut.

-(Celia, faisant du karaté) Hé, tu veux louer un truc d'action super bourré plein de testostérone?

-Non.

-(fait du karaté tout autour de Claire) Allez, un peu d'Arnold? J'me ferai bien un peu d'Arnold.

-*Absolument pas*.

-Un peu de Bruce alors? Ou un peu de Mama Uma? Uma Mama?

-Non. Fais pas chier, Celia, on était d'accord.

-Ah OK je vois, oui c'est ça, tu as des envies de Film Indépendant Américain. Tu veux voir une star à 20 million de dollars qui se balade sur l'écran avec la complexité émotionnelle d'une pomme de terre douce pendant deux heures dans le but d'être pris au sérieux par la "Communauté internationale du cinéma".

-Et c'est parti.

-Hé tu sais quoi, peut-être que si j'arrive à faire tout un film sans esquisser le moindre sourire ou sans prononcer une seule phrase de plus de deux mots, j'arriverai à communiquer quelque chose d'incroyablement énigmatique, une profondeur tout à fait inattendue. Les gens se sentiront vachement intelligents pour avoir aimé le film, ils seront tout excités à l'idée de pouvoir annoncer à leurs potes qu'ils ont vraiment "accroché" et que le film avait un "caractère européen". Ils pourront utiliser des mots comme "minimalisme" et "narration dépouillée".

-Tu sais quoi Celia, pour quelqu'un de, c'est quoi que tu dis déjà, pour une supposée écrivain tiré amatrice de films tiré intello pleine d'esprit, tu es incroyablement plébéienne par moments.

-Premièrement, c'est pseudo-intello, et deuxièmement, j'ai une grande versatilité, chérie. Oui, c'est ça, versatilité. J'assume alors apprécie, s'il te plaît, merci.

-Enfin d'abord, tu changes d'avis toutes les cinq minutes sur ce que tu aimes ou aimes pas, et après, tout est toujours une grosse généralisation avec toi.

-Y en a-t-il d'autres, quand on y pense vraiment? Est-ce absolument nécessaire que tu me parles sans cesse en clichés? Une généralisation doit-elle toujours être grosse? Une satire toujours mordante? Un succès toujours vif? Un criminel doit-il toujours être endurci? Une critique toujours élogieuse?

-(fait à peine attention) A propos d'élogieux, si on prenait *Certains l'aiment chaud*? Ca fait un moment.

-Ouais OK d'accord, ouais allez c'est bon on y va, oui allez pourquoi pas allez viens on s'tire.

Nos deux amies (intrépides) quittent le magasin et marchent en direction de l'appartement de Celia.

-(Claire) Et donc dis-moi, c'es quoi déjà la différence entre intello et pseudo-intello?

-Un intello c'est quelqu'un qui est toujours en train de réciter la théorie de l'un sur la théorie de l'autre sur la théorie d'un troisième. Un pseudo-intello c'est quelqu'un qui n'a pas lu tous les philosophes ou toute la critique, mais qui est cependant extrêmement curieux à propos de la Vie et qui a plein de petites opinions et théories qu'il a inventées tout seul comme un grand. Moi par exemple, je peux avoir une conversation absolument passionnante avec quelqu'un au sujet d'un bouquin que je n'ai jamais lu ou d'une théorie qu'ils viennent juste de m'expliquer il y a trois minutes.

-Donc en gros tu racontes n'importe quoi.

-Pas forcément.

-Tu laisses le boulot aux autres, et tu te pointes pour la partie sympa.

-Exactement. C'est beaucoup plus intéressant comme ça, sans parler du temps que ça fait économiser.

-Oui donc c'est bien ce que je disais, tu racontes n'importe quoi.

-C'est un peu plus subtil que ça, en fait. Un intello est essentiellement intéressé par l'art qui traite de l'Art. Un pseudo-intello s'intéresse à l'art qui traite de la Vie, ce qui n'exclue pas nécessairement l'art qui réinvente l'art, mais qui est beaucoup moins restrictif. Et infiniment plus intéressant.

-Alors ça, tu vois, c'était très bien dit. Ça ça me plaît. Tu as mis combien de temps à le pondre?

-Toute ma vie, chérie, toute ma vie.

-Et combien de fois tu l'as répété devant la glace après quelques verres de vin en imaginant une interview sur Charlie Rose?

-Deux-trois fois.

-Et combien de fois tu l'as répété devant une équipe de tournage fictive?

-Deux-trois fois.

PLUS TARD. Nos intrépides demoiselles, assises sur le futon à regarder l'une des meilleures comédies depuis l'invention du cinéma. Bouteille de rouge sur la table.

-(Celia) Non mais regarde-moi ça. C'est ça le bonheur. Une clope à la main gauche, un verre de rouge à la main droite, un film sur l'écran et la livraison Thai en route. Ça, c'est la vie.

Après on se demande pourquoi les mecs ont peur de s'engager,

c'est mille fois mieux qu'une nana qui les fait chier parce qu'elle veut Parler de la Relation.

-Il manque juste la bière et la pizza.

-Naturellement, en tant que nanas, on préfère rouge et Thaï.

Il y a une petite pause.

-(Celia, reprenant son élan) Evidemment, c'est pour ça aussi que je suis constamment en train de rencontrer des gens passionnants.

Voilà pourquoi je n'ai jamais plus besoin de quitter l'appart.

Voilà pourquoi en fin de compte, je ne connais plus que deux personnes à ce moment précis dans l'histoire de ma vie. Plus

besoin de sortir. Dans l'Amérique urbaine contemporaine, eh bien le monde vient à toi, hop.

Claire l'ignore complètement.

-(Celia, nullement découragée) Une île. Si je ne fais pas attention, je vais devenir une île.

Elle se met à fredonner la chanson bien connue de Simon & Garfunkel:

*-I am a rock, I am an i-i-i-isl...*

-(Claire, exaspérée) Nom de Dieu Celia, merde, on ne pourrait pas essayer de juste regarder le putain de film en silence pour une fois? Faut-il vraiment que tu fasses constamment des petits commentaires pseudo-intellos sur chaque minuscule aspect de la vie urbaine contemporaine? J'ai déjà raté la moitié du film!

-Alleeeeeez Clarinette, tu connais par cœur, tu l'as déjà vu genre trente-six millions de fois. Là il s'apprête à lui raconter sa triste saga avec la fiancée qui louche, le mulot et le type sanguin O.

-(Claire, gloussant de joie) C'est vraiment un film trop génial.

-C'est vraiment un film absolument génial de trop génial de génial de génial.

20h58: Petite gorgée de vin, petite taffe de Camel Light. Et c'est une soirée.

Hop.

*Montana Kane*

**Vieux Pont en Haute-Vienne**

Gouttelettes d'eau fraîche  
Vieux pont sur le ruisseau  
La grenouille coasse

*Carlie Leoni*

## **St. Pierre-des-Corps**

Tout est gelé,  
la Navette, c'est chaud. Changer souvent  
tous les trains, les régions, les zones de pression.  
Cette même voix, qui présente notre destination,  
arrivée,  
provenance.  
Caractéristique gaie dans la face des quais de béton,  
poutres tordues et bien alignées contre la toile de fond  
des bâtiments. Les années 1970 et 1980,  
leur âge d'or. Elles pendent à l'horizon  
comme des épines sur le rosier de la Loire.

Absent, lentement est-on arrivé  
A moi ? comme mon souffle se lasse et, finalement, trépasse.  
Ce pouvoir. Ces yeux. Cette voix.  
Je vous prie. Je vous implore. Quelle vanité de partir, qui est  
malade?  
de Voyage  
pour une voix qui ne peut pas répondre.  
Qu'est-ce une voix parfaite? Qui broie et séduit tant soit peu  
par la construction des phrases. L'harmonie, encore et encore.  
Circler, vers une résolution, une décision.  
Les montagnes blanches imparfaites avec un clin d'œil  
vers l'intérieur, comme si, dénudée, leur fonction se démarquait.  
Mais dites-moi, conduisez-moi; que le règlement ne soit pas tout,  
qu'il y ait plus;

Que je puisse me réveiller, je suis arrivé.

*James Foley*



## Fugitif

*Il roule son manteau sous sa tête et se couche. Son indigence le rend  
tout pensif ; il ne voit rien dans l'avenir qui lui plaise.  
- Lanval, Marie de France*

Les mains ne restent pas jointes  
ce soir,  
depuis que  
j'ai retrouvé  
leurs milliers  
de prières fugitives  
se laissant pendre, ensevelies  
et à l'inverse,  
grinçant inconnues  
dans une sainte catacombe.

*Tim Stone*

## **Les nuits d'été**

La porte a claqué comme le tonnerre dans la maison endormie,  
Tu savais que j'étais nerveuse, les mains ont tremblé  
L'adrénaline a terrorisé nos veines  
Les grillons ont bourdonné la mélodie de notre évasion  
La lune, phare, a guidé notre sentier.

Les chaussures ont frappé le trottoir avec un bruit sourd,  
Elles ont menacé de divulguer notre aventure,  
L'obscurité affamée a avalé notre destination,  
Je t'ai assuré que nous trouverions le lac,  
La lune, lampe de poche, a éclairé ton visage.

Le lac nous a taquinés, les flaques d'eau ont mordu nos orteils,  
Ta voix a percé la nuit, ton corps a heurté l'eau  
Je t'ai suivi, les gouttes d'eau ont obscurci ma vision,  
Nos membres se sont débattus contre l'eau  
La lune, appareil photo, a capturé chaque éclaboussure.

L'eau est devenue une deuxième demeure, câlinant nos corps,  
Nous n'aurions jamais voulu partir  
Mais les serviettes nous faisaient signe,  
Espérant calmer nos tremblements,  
Nous avons regardé le ciel s'éclaircissant,  
La lune, magicienne, a disparu de l'horizon.

*Amanda Kazimir*

**À une personne de peu de conséquence**

Notice: ceci n'est pas un poème d'amour.  
Pas d'amour éternel-à jamais-pour toujours.  
Et pour cause: je ne vous aime absolument pas.  
Non, vos yeux ne me mèneront pas au trépas,  
Pas ces grands lacs gelés auréolés de cernes.  
Des roses ne fleurissent pas sur vos joues ternes  
Qui ont la fraîcheur d'une glace en train de fondre.  
Vos sourires ont l'éclat d'un jour pluvieux à Londres.  
Votre chevelure- une cascade de fange.  
Votre nez (ce géant)- il forme un angle étrange.  
Tout votre être est rempli d'une abjection suprême,  
Donc maintenant ne dites pas que je vous aime.

*Emma Bonnard*

## **Ewa**

Femme timide et affamée  
les mains chargée de plats  
comme un portemanteau.

Ma mère dépeignant chaque actrice  
et commentant ses actions douce-amère  
En résistant au rire et aux larmes,  
ma mère est maintenant moi.

Bacon égoutté de sa graisse,  
mordre la texture croquante  
ma mère grignotant à minuit,  
La faim n'est pas seulement pour la nourriture.

Je suis en train de devenir ma mère  
femme affamée et timide  
les mains chargées de plats.

*Marcelina Cybulska*

## **Le réveil brutal**

Puis, elle se réveilla. L'arrachant à ses rêves, son réveille-matin la ramena à la réalité. Il marqua sept heures du matin. Il fit du soleil ce matin-là, mais elle ne le sut pas. Son appartement ne fut pas très clair, à cause du manque de fenêtres. Il n'y eut pas de lumière naturelle.

Comme tous les matins, elle commença sa routine quotidienne. Elle entra dans la salle de bains, en allumant la lumière. Tout à coup, elle grimaça quand les muscles dans son iris se contractèrent. Après qu'ils se furent adaptés à la lumière brillante des ampoules de son applique, elle se fixa intensément dans le miroir. Elle fixa ses yeux. Elle se pencha en avant et les fixa statiquement pendant longtemps. Elle regarda à travers la glace, à travers ses yeux, la personne de l'autre côté, la personne dans le monde derrière la glace, la personne qui la regarda. À ce moment-là, le miroir vola en éclats, comme à cause de l'intensité de son regard. Des milliers de tessons crevèrent sa peau. Tout devint rouge—

Puis, elle se réveilla. Son réveille-matin marqua sept heures du matin. Il fit du soleil ce matin-là, mais elle ne le sut pas.

Elle entra dans la salle de bains et allumant la lumière, plissa les yeux. Après qu'elle se fut adaptée à la lumière brillante, elle se fixa même dans le miroir. Elle fixa ses yeux en tournant le robinet de gauche à fond vers la gauche. Elle se pencha en avant et les fixa statiquement. Presque immédiatement l'eau atteint une chaleur impossible. Elle ébouillanta ses mains complètement et elle respira pour crier d'une voix perçante—

Puis elle se réveilla. Son réveille-matin marqua sept heures du matin. Le soleil brilla fort ce matin-là mais elle ne le sut pas. En commençant sa routine quotidienne, elle entra dans la salle de bains. Elle alluma la lumière et plissa les yeux tandis qu'ils s'adaptèrent à la lumière des ampoules brillantes. Elle se fixa intensément dans le miroir. Elle dévisagea ses yeux et se pencha en avant en tournant le robinet de gauche à fond vers la gauche. Puis elle tourna un petit peu le robinet de droite. Elle s'étira pour prendre sa brosse à dents et elle commença à se brosser les

dents. Ses yeux fixèrent un point à travers la glace. Elle continua à regarder et continua à se les brosser en état de transe hypnotique. Tout à coup, elle reprit connaissance. Quelque chose de bizarre dans le miroir attira son attention—il y eut quelque chose qui clocha. Ses dents semblèrent différentes, mais elle ne put vérifier. Elle recracha le dentifrice pour évaluer la situation. Après un bref rinçage, elle s'élargit la bouche pour découvrir ses dents. À la place des dents, elle ne vit que des clous tranchants, de travers et couverts de rouille. Elle commença à brosser furieusement, comme pour effacer la rouille—

Puis elle se réveilla. Le réveille-matin qui sonna marqua sept heures du matin. Le jour fut éclatant ce matin-là, mais elle ne le sut pas. Il y eut seulement une fenêtre dans l'appartement.

Elle se leva pour commencer sa routine quotidienne et se dirigea vers la salle de bains. En y entrant, elle appuya sur l'interrupteur. La lumière brillante lui fit plisser les yeux mais elle s'adapta après un moment. Elle s'arrêta, se tenant debout, et se regarda fixement dans le miroir. Elle resta comme ça pendant quelques minutes, immobile, comme une statue grecque, sans même avoir besoin de cligner des yeux. Son regard perça le reflet. Elle se pencha en avant en tournant le robinet de gauche à fond vers la gauche sans laisser fléchir son regard. Puis elle tourna un petit peu le robinet de droite en état de transe. Elle s'étira pour prendre sa brosse à dents et commença à brosser.

En reprenant connaissance, elle recracha le dentifrice, se rinça et s'élargit la bouche pour tout inspecter. Ses dents brillèrent comme le soleil au dehors. Elle sourit avec satisfaction, prit la serviette de toilette et s'essuya la bouche. Après avoir fini, elle ouvrit l'armoire à pharmacie et saisit un miroir dans lequel elle se fixa. Elle saisit le rouge à lèvres. Elle enleva le capuchon et tourna la base. Le crayon émergea et elle le mit sur ses lèvres. Tout à coup les lèvres disparurent, la bouche se volatilisa. Les joues se distendirent comme si rien n'eût jamais existé jamais entre elles. Elle fit de gros efforts pour crier mais le seul bruit audible fut des cris cachés. Elle commença à se maquiller, traçant désespérément le bord des lèvres comme s'il elles existèrent encore. Elle traça sans cesse autour des lèvres absentes, chaque fois plus

rapidement en appuyant plus fort. Elle cassa le crayon et il tomba dans le lavabo au-dessous d'elle. Elle se fixa dans le miroir, effondrée, avec un contour de lèvres vague sur le visage. Une seule larme coula sur sa joue puis tomba dans le lavabo accompagnée du crayon cassé.

Elle se réveilla. Elle se tourna vers le réveille-matin. Il marqua sept heures du matin. Il fit du soleil ce matin-là. En chemin pour la salle de bains, elle s'aperçut d'un seul rayon de soleil qui brilla à travers la seule et unique fenêtre. En y entrant, elle appuya sur l'interrupteur. La lumière brillante lui fit plisser les yeux mais elle s'y adapta après un moment.

Elle se fixa intensément dans le miroir. Elle fixa ses yeux. Elle se pencha en avant et les fixa statiquement pendant longtemps. Après un moment, son regard pénétra à travers la glace, à travers ses yeux, jusqu'à la personne de l'autre côté—la personne dans le monde derrière la glace. Elle aurait juré que cette personne lui fit un clin d'œil. Mais elle n'y attacha aucune importance.

Elle tourna le robinet de gauche à fond vers la gauche, puis tourna un petit peu le robinet de droite. Elle s'étira pour prendre sa brosse à dents, pressa le tube de dentifrice et commença à brosser. Après quelques minutes elle eut fini. Elle recracha le dentifrice, se rinça et puis prit la serviette de toilette et s'essuya la bouche.

Elle chercha le rouge à lèvres dans l'armoire miroitée. Elle le prit et se maquilla. Pour finir sa routine quotidienne, elle mit son collier de perles. Elle ressortit le collier interminable de la boîte de bijoux. Chaque fois qu'une perle passa par le bord de la boîte, elle fit un petit bruit comme si elle voulut s'échapper. Elle enroula le collier deux fois autour du cou. Les bouts détachés décorèrent son sein nonchalamment.

Elle se fixa dans le miroir une dernière fois. Elle dirigea son regard tout droit dans les yeux de son reflet. Elle se pencha en avant et les fixa statiquement pendant longtemps. Le collier se balançait d'un côté à l'autre. Puis elle baissa les yeux. Et elle aperçut une longue file de fourmis qui débouchèrent de l'évier.

*Trent Dailey-Chwalibòg*

*~Ode au passé simple*

Elle le regardait  
Derrière la haie  
Son plumage luisant sous le soleil du lundi  
Et rongée par l'envie  
Soudain, elle le maudit.  
Lui, dépourvu de soucis  
N'ayant aucune pensée assombrie  
Sous le chant de la pie  
Fièrement  
Lentement  
S'éloigna, solide comme un roc  
Le coq.

*Marie Mungenast*



## La plage d'hiver

La nouvelle neige couvrait le sable,  
Légère et toute blanche,  
Les traces de pas presque invisibles,  
Un plateau tranquille.

Les blocs de glace  
Flottaient sur l'eau  
Le ciel d'acier  
Nous surveillait en silence.

Le dernier jour  
Où nous pensâmes  
Nous connaître toujours  
Le lac était comme la terre

Blanc, *Quiet*

Aujourd'hui  
Je me souviens du froid  
Du bruit de la voix  
De l'effort pour dégager l'esprit.

Je peins sur les mots  
Lettre à lettre,  
Sur les images,  
Ligne à ligne.

Les couches de peinture infinies  
Rien n'efface.  
Ce n'est pas toi en particulier,  
Je rêve d'un cerveau

Blanc, *Quiet*

La plage d'hiver  
Est calme,

Mais comme une télé incessante  
Les pensées brouillent tout.

L'engourdissement quotidien  
Ce jour, avec toi,  
Était ainsi  
Rien ne change.

Telle constance  
Me rend compte de mes heures  
Transitoires.

*Hannah Michael-Schwartz*

## **N'ai-je donc rien compris**

N'ai-je donc rien compris ?

J'ai attendu dans la queue et résisté au froid  
J'ai payé l'entrée, ai donné la preuve de mon âge  
Dépensé tout mon argent et risqué de vieillir  
Je suis arrivé entre les portes et ai pu voir la scène  
Ma joie était complète, j'en connaissais plus qu'aucun autre  
Et pourtant, avec ce que j'ai vu vois, j'ai dû me renseigner

N'ai-je rien compris ?

La musique (si elle s'appelle musique) était cacophonique  
Le son tumultueux, la foule en panique  
Le chef d'orchestre avait perdu la raison, s'inspirant des musiciens  
Pendant ce temps, dans la distance, une plainte qui suppliait  
les médecins  
Certains instrument étaient mis de côté, d'autres sortis  
Je ne savais pas s'il faisait jour ou nuit

Les cordes se disputaient

Le cuivre était en état de choc  
Les bois étaient en transition avec la percussion,  
Alors que la percussion avait construit un didgeridoo

« Depuis combien de temps suis-je ici !? » ai-je crié dans la peur  
L'homme assis à côté de moi m'a dit que l'heure était proche  
« L'heure de quoi ? Qu'est-ce que ce chaos ?  
Qu'est-ce qui vous fait attendre le bonheur éternel ?  
Il y a quelque chose que vous savez ?  
N'ai-je donc rien compris ? »  
« Attendez et voyez donc » une femme a dit  
J'avais maintenant envie de mon lit  
Le temps était perdu, avec ma mobilité  
Je ne savais pas quand j'avais mangé la dernière fois  
J'avais besoin de sortir, mais dans le but d'arriver, j'avais tant  
donné

Je ne peux pas partir maintenant ou serions-nous tous pour rien,  
en tant que tels  
Où est la beauté ? Quelle est la musique ? Quand est l'harmonie ?

Et donc j'attends, de peur de sortir car je peux te rater  
Ce ravissement beau, la confirmation de l'âme  
Je dois vous entendre et vous entendre dans votre intégralité  
Vous ne pouvez pas me laisser passer, je ne m'en vais pas  
Et pourtant, la question qui me sollicite encore,

N'ai-je donc rien compris ?

*Jeff Hastings*

## **Personnages**

Elle n'est plus que la coquille de la femme qu'elle était. Elle est assise à la table du café juste à regarder les passants, se demandant si leur vie est meilleure que la sienne. En fait, elle est certaine que leur vie est meilleure que la sienne. Elle n'a jamais été une optimiste, mais elle a toujours eu l'intention d'essayer de le devenir. Jusqu'ici, elle a toujours échoué. Elle n'a jamais appris à être une personne heureuse.

C'est une petite femme qu'on prend souvent pour une enfant. Quand elle va au cinéma, on lui demande toujours sa carte d'identité. Ses amis lui disent toujours des choses comme « Ne t'inquiète pas, tu auras l'air d'avoir la vingtaine quand tu en auras soixante ». C'est toujours drôle pour eux, mais pas pour elle. Ses cheveux sont bruns et frisottent dans l'air d'été. Son visage est plein de taches de rousseur et sa peau est pâle et sans faille, hormis pour les débuts de rides près de ses yeux.

Ce soir, c'était pas très différent de sa nuit de mercredi standard. Son travail fini, elle est arrivée au Café Nom vers six heures du soir après être descendue du train. Elle s'est assise à sa table habituelle dans le coin où elle peut s'asseoir confortablement à côté d'un radiateur et regarder par la fenêtre. Son moment préféré est de regarder les gens. Elle rencontre souvent de nouvelles personnes au bureau mais elle aime surtout créer des réalités secrètes pour les personnes qui passent devant la fenêtre.

Certaines personnes qui marchaient devant la fenêtre avaient une vie meilleure que la sienne, c'était sûr. Le couple qui promène son yorkshire tous les jours, le groupe de filles rentrant à la maison après leur entraînement de football, le livreur du restaurant d'à côté, mais ce soir il y avait quelqu'un de nouveau. Quelqu'un de très nouveau, il était curieux, du moins c'est ce qu'elle pensait de son dos. Il avait les cheveux blonds courts et une barbe pour l'accompagner. Elle pouvait dire qu'il avait les yeux bleus, même dans les ombres qui le cachaient sous la pancarte du café alors qu'il allumait une cigarette. Sa veste rouge contrastait avec une écharpe verte en tricot qu'il portait autour du cou. La fumée qu'il exhalait était presque opaque à cause de l'air glacial de février.

Elle était assise là tranquillement, à le regarder, depuis longtemps. Vous vous demandez qui est cet homme qui se tient à l'extérieur, pourquoi il est toujours là, même si sa cigarette a maintenant disparu; il suffit de regarder le ciel la nuit pour comprendre qu'il y a toujours quelque chose à admirer. Peut-être qu'il regardait les nuages d'hiver dériver lentement dans la douce brise, ou peut-être qu'il était tout simplement en train de penser à la physique quantique ou à quelque chose d'excitant et de fantastique comme des dragons qui mangent des licornes au lieu de princesses pour le petit déjeuner. Elle se sourit à elle-même en espérant que c'était son cas. C'était un homme fascinant ce Monsieur Veste-rouge.

Elle pensait que c'était l'un de ces gars qui joue de la guitare et fait partie d'un groupe. Il joue de la musique vraiment cool et a une flopée de copines secrètes dans toutes les villes où il joue. Il lit des livres qui le font paraître prétentieux, mais c'est juste parce qu'il aime lire et non pas parce qu'il est en fait prétentieux. Elle l'aime pour cela. Il a un petit béguin dans son cœur pour elle. Ils se sont rencontrés lors d'un spectacle il ya quelques mois. Il l'a vue debout au centre de la salle et lui a dédié sa chanson préférée «la jolie fille au chapeau bleu» pour montrer qu'il l'aimait. Ils sont allés prendre un verre après le spectacle et ont passé tous les jours ensemble pendant deux semaines. Il a été heureux.

La clochette de la porte du café a sonné, la porte s'est ouverte et une rafale de vent froid et quelques flocons de neige rentrèrent avec lui. Il commanda un café au comptoir, regarda autour de lui et la vit. Il sourit alors, choisit de prendre place à deux chaises d'elle. Il continua à lui sourire, mais elle ne voulait pas garder un contact visuel avec lui. Elle sentait ses joues devenir chaudes à force de rougir.

« Salut, je suis Will. Ça vous dérange si je m'assois ici, » dit-il.

« Pas du tout. Je m'apprête à partir. Ravie de vous avoir rencontré », dit-elle. Elle prit son sac et son manteau et quitta le café. Il eut le sentiment d'avoir raté sa chance et puis il regarda son café ; il était encore chaud. Sa tasse était encore pleine.

*Amanda Bartosiak*

## **La leçon**

Je continue de mourir à nouveau.  
Les veines s'écroulent, s'ouvrant comme les  
Petits poings d'enfants  
Endormis.  
Souvenirs de vieilles tombes,  
Chair et vers pourrissants  
Ne me convainquent pas face  
Au défi. Les années  
Et la défaite froide vivent profondément dans  
Les rides le long de mon visage.  
Elles ternissent mes yeux, et cependant  
Je continue à mourir,  
Car j'adore vivre.

*Traduction de « The Lesson » de Maya Angelou  
Kenya Tapia*

## Sisyphe

Quel malheur vous a été accordé  
Quel supplice pour avoir les dieux dupés  
Continuer pour l'éternité sans repos  
A rouler ce grand rocher vers le haut  
Pour qu'il roule irrémédiablement vers le bas  
Et être toujours contraint de recommencer.

Mais, attendez!  
Pourquoi souriez-vous?  
Savez-vous que votre supplice est éternel?  
Y-a-t-il quelque chose que nous ne voyons pas?  
Mais que cache donc ce sourire béat?

Admirez sa persévérance  
Il sait qu'il n'arrivera pas au sommet de la colline  
Pourtant refusant d'abandonner sa tâche éternelle  
Il sourit parce qu'on n'ignore pas  
Que c'est mieux d'épuiser toutes les limites de cette vie  
Que d'aspirer à la vie prochaine.

*Brian Venditti*



*J'ai écrit ce poème comme si j'étais à Ermenonville, dans le parc de Jean-Jacques Rousseau sur l'Île des Peupliers, où il a passé les six dernières semaines de sa vie. Le poème est inspiré par ce commentaire de Rousseau :*

*« Si c'en était ici le lieu, j'essaierais de montrer comment des premiers mouvements du cœur s'élèvent les premières voix de la conscience, et comment des sentiments d'amour et de haine naissent les premières notions du bien et du mal : je ferais voir que justice et bonté ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement, mais de véritables affections de l'âme éclairées par la raison, et qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que, par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; et que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain ».*

### **Sur l'île des peupliers**

Sous le charme des peupliers,  
Où je me suis échouée,  
Fraîche et calme la brise d'air,  
Perdue dans le ciel clair.

Il n'y a aucune loi dans la nature,  
L'esprit inspiré par des merveilles pures.  
Mon âme est éclairée par la saison.  
Ce grand paysage devient ma maison.

Le feuillage me protège mais le soleil m'embrasse.  
Sentez l'Atlantique et le sel qui me délassent.  
Tout le droit de la nature n'est qu'une chimère  
Tout reste calme dans la liberté de la terre

*Charity Weishar*

## Mes confessions

nous utilisons nos  
sensuelles voix de confessions  
pour nous parler  
de cœur à cœur  
sous des draps  
qui, depuis des semaines,  
n'avaient pas été lavés  
de ton parfum moite et doux  
qui s'y attardait encore.

il y a quatre-vingt quatre jours  
je t'ai embrassé  
pas « au revoir »  
mais « à bientôt »  
et je suis sortie  
par la porte.

je peux encore aujourd'hui  
sentir ta joue chaude et humide  
serrée contre la mienne  
tes bras enveloppant mon corps  
serrés  
serrés  
serrés  
mendant au temps  
de simplement s'arrêter  
juste un peu plus.

parce que les « au revoir »  
ne sont pas terribles  
c'est la solitude  
qui est le pire  
et les souvenirs  
qui remplissent ma tête  
n'aident pas du tout.

ou peut-être qu'ils m'aident.  
peut-être que ce sont  
les jours passés à nager  
ou les nuits passées  
enveloppée dans tes bras  
à regarder les étoiles  
et à rêver ce même rêve  
qui me poussent à continuer.

mais depuis que tu as embarqué  
dans cet avion  
et que je suis montée  
dans cette voiture  
tu es toujours  
à mes côtés.  
les souvenirs ont pris  
ta place et m'embrassent  
à travers les nuits  
jusqu'à ce que  
tu puisses le faire  
à nouveau.

*Rebecca Carson*

## Nos pères

Il est facile de penser que nos pères sont des Supermans. Quand nous étions petits, ils étaient si forts, si larges—pétris de fer et recouverts d'une couverture de cheveux et de peau chaude. Nous fourrions nos nez dans leurs poitrines lorsqu'ils nous tenaient dans leurs bras, en disant « reste tranquille, mon petit ». Il est facile de penser que ce sont des Einsteins. Même s'ils ne pouvaient nous aider ni en mathématique ni en chimie ni en histoire, ils savaient chauffer la maison, payer les factures, et nous défendre non seulement contre les tyrans de la cour de récréation mais aussi les professeurs qui nous trouvaient stupides... et de temps en temps, ils nous connaissaient si bien qu'ils ne pouvaient qu'avoir lu nos pensées. Comme les fois où ils voyaient nos mensonges et devinaient nos tocades avec les filles.

Il est difficile de douter de nos pères, parce qu'ils ne nous ont jamais donné raison de douter d'eux. Ils ne sont jamais rentrés puant l'alcool, n'ont jamais touché une autre femme, jamais vendu la voiture afin de payer quelques dettes sans noms. C'était difficile de se disputer avec eux, parce que nous trouvions toujours au milieu de l'argument qu'ils avaient raison. C'était encore plus difficile de rester en colère après qu'ils nous aient punis parce que nous savions qu'ils avaient plus mal dans leur cœur que nous ne pourrions jamais le sentir sur la peau.

Mais c'est impossible d'oublier le jour où nous avons découvert la pire des vérités. Le jour qui nous a privés à jamais de notre confort, notre sécurité. Le jour où nous avons trouvé qu'ils ne sont ni supermans ni Einsteins; quand ils ont perdu leur travail, et ils se sont installés à la maison, se lovant sur le lit pendant plusieurs mois, sans sourire, sans se raser, sans essayer; quand nous avons découvert qu'ils ont, en fait, touché l'autre femme; quand ils ont avoué qu'ils sont seuls, comme nous-mêmes. C'est le jour où nous avons découvert qu'ils sont humains, et qu'ils ne peuvent plus nous protéger.

*Cameron Shenassa*

**Le peuple a chassé le dictateur© (le 13 février 2011)**

Le pharaon a démissionné aux cris  
Dégage et va-t-en. Il est enfin parti  
Pour de bon, sans gloire, chassé  
Par la volonté d'un peuple irrité  
Par trente années d'un pouvoir  
Absolu, Il est parti non par devoir  
Mais en pliant l'échine sous le poids  
De tout un peuple qui avait perdu foi  
Dans l'intégrité de ce président vieilli  
Qui voulait perpétuer sa dynastie  
En voulant son fils comme successeur.  
Devenu sourd aux plaintes et malheurs  
De son peuple, cet homme se voulait  
Roi Soleil, orgueilleux, fort satisfait  
De lui même et qui refusait d'accepter  
Son impuissance face à la souveraineté  
De la nation, fut comme tous les dictateurs  
Forcé de partir dans le déshonneur.  
Le peuple égyptien, la tête haute a accompli  
Ce miracle pacifiquement, la démocratie  
Est à faire, espérons qu'elle va émerger  
Pour que l'Egypte puisse vivre en paix.

*Elie Mangoubi*

### **Le taureau Holstein de Larson**

La mort attend en nous qu'une porte s'ouvre.  
La mort est aussi patiente qu'un chat mort.  
La mort est une poignée de porte faite de chair.  
La mort c'est l'angélique fermière  
Encornée par le taureau en rentrant de l'école  
et traversant le pâturage  
par un raccourci. Dans sa septième année  
elle ne pouvait ni lire ni écrire. Elle n'était pas vierge.  
Elle était « simplette », disions-nous tous.  
C'était en mai, au temps des lilas et des étoiles filantes.  
Elle a vécu dans ma mémoire pendant soixante années.  
La Mort vole tout, sauf nos histoires.

*Traduction de « Larson's Holstein Bull » de Jim Harrison  
Maureen Monahan*

## **La guerre**

Guerre, c'est ton courage  
Qui me grisait auparavant, mais  
Plus maintenant – je suis sage ;  
Tu m'aurais vraiment tué à tout jamais.

Au début il n'y avait  
Rien que des rêves de gloire.  
Mais peu après tu as changé, mauvais !  
Le jour devint tout noir.

Tu m'apportais le bonheur  
Je t'aimais : c'est ma nature  
Oh tu m'as brisé le cœur  
Ce fut un coup très, très dur.

Les horreurs que tu faisais, galonné,  
Elles sont épouvantables  
Tu seras remémoré  
Par ton carnage terrible

Tu ne vas laisser rien d'autre  
Que mort et destruction.  
Mais moi, bon apôtre  
Je laisserai ma compassion.

Ainsi, tu m'as éconduit –  
Tu ne m'aimais vraiment pas.  
J'étais déprimé, et puis?  
De la pitié j'éprouve pour toi.

Oui, je te plains parce que  
Ma renommée restera toujours belle  
Et bien sûr, c'est inévitable,  
J'aurai une vie éternelle

Et en partant je lui ai dit :  
Enfin, le dernier jour,  
Quand tout le monde sera parti

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire  
Il ne restera que moi - l'amour.

*Haley Stuckey*  
*D'après « Marquise » de Pierre Corneille*



## Croisement

Il voulait tout, mais il ne savait pas de quoi ce tout était composé. Il savait qu'il était possible d'acquérir ce mystique « tout » (il semblait que les gens précédant sa propre existence l'avaient bien fait) mais ses idées sur la façon de l'obtenir étaient en deçà.

Il voulait être un homme, le genre d'homme qui possède un beau costume de Jay Gatsby et qui va à des soirées avec des auteurs, des actrices, des politiciens, qui baignent dans un milieu chaud de feux jaunes, en sirotant de l'alcool dans des carafes en cristal. Il serait reconnu. Il pourrait voir ça. Il pourrait entendre du jazz depuis une autre pièce et sentir l'odeur des parfums de femmes dans des robes rouges. Il pourrait même voir le sourire rendu radieux grâce au rouge à lèvres, des sourires qui ne seraient pas simplement des réactions aux plaisanteries douteuses d'un bel homme (ce bel homme serait lui, bien sûr). Son effort nonchalant à la conversation serait compensé par des filles près de l'escalier en colimaçon menant à sa chambre à coucher. Il n'aurait pas à enlever sa propre cravate ce soir. Cette vie est fabuleuse. Mais... il n'a jamais pu penser aux conversations qu'il entend à une soirée, ou même aux mots sortant de sa propre bouche. Le pire de tout, il ne savait pas comment il serait reconnu. Mais dans son esprit, il était là, elle était réelle, et les choses étaient faciles. Il voulait ça. C'était étrangement réel.

Mais une seconde plus tard, il voulait rester indemne au luxe de l'argent et dégoûté, dans un état perpétuel de complaisance simple. Il voulait se réveiller en retard et se coucher plus tard, se prélasser dans le lit où il rêverait dans une odeur de parfum, « Fleurs Blanches », et fantasmerait sur sa propre dépendance excessive envers les Marlboro Reds. Il voulait parler avec les anges éternels et tenir la main du diable. Chaque soir serait rempli non par des personnes qui voudraient des carrières estimées et des idées de familles structurées, mais plutôt, par la voix sinistre de Tom Waits, imprégnée de whiskey, par le rire qui s'échapperait pour confondre des jeunes corps fourrés dans tous les recoins poussiéreux de la maison, par l'odeur de bière

éventée, et les taches de rouge à lèvres sur son col de chemise. Il ne pourrait ni se marier ni avoir d'enfants, sauf si cet enfant s'appelait « Suzanne. » L'avenir était une île lointaine, oubliée, inconnue, qu'il était impossible d'atteindre ou de découvrir. Il n'y a pas besoin de s'inquiéter, parce qu'avec cette femme « fille », c'est un meilleur terme,—il resterait toujours jeune et beau. Même pendant les étés et les hivers, il l'aimerait toujours (personne d'autre !). Il avait voulu rire du temps. Où s'en était-il allé ? Le passé et l'avenir ne seraient pas une question, mais le présent !... *le présent immatériel*. Il ne serait ni le bien et ni le mal, seulement ce qu'il pourrait faire, et ce qu'il aurait choisi de faire. Cela lui permettrait de s'orienter vers l'horizon des feux à côté de Walt Whitman, lui et la jeune fille, respirant aussi librement que les deux enfants du « Good Gray Poet. » Oui, ça, c'est ce qu'il choisirait.

*Meaghan Rahamut*

**Au début, c'est vrai, je croyais qu'il n'y avait que des pêches et des raisins sauvages**

À ma plus grande joie  
Je me suis trouvée  
Née  
Dans un jardin  
Aux fruits nombreux.

Au début, c'est vrai,  
Je croyais  
Qu'il n'y avait que  
Des pêches & des raisins sauvages.  
Cette pastèque  
Luxuriante et rafraîchissante  
A élargi mes horizons

Mais maintenant, mon enfant,  
Je peux te dire  
Qu'il y a  
Une créature  
Comme l'anone  
Verte et ondulée  
Le durian  
Noir, malodorant  
& délicieux  
La mangue charnue et orange  
Et le corossol  
Acéré, avec son cœur blanc.

Dans mon jardin  
Imagine !  
Au début je croyais  
Que je pourrais vivre  
De prunes bleues  
Que les poires jaunes et fraîches  
Pourraient bien devenir

Ma seule joie.

J'étais naïve, mon enfant.

Infini est  
Le jardin  
Aux fruits nombreux.  
En les goûtant  
Moi-même je  
M'étends  
Pour recouvrir  
Toute la terre.

Savourant chacun  
D'entre eux  
-datte, figue, kaki, grenadille-  
Je suis partout  
Chez moi.

*Traduction de «At First, It Is True, I Thought There Were Only  
Peaches & Wild Grapes » d'Alice Walker  
Natalia Ambrozek*

## **Une petite vieille**

Chaque jour je passe près d'elle quand je vais en classe. Elle n'est pas difficile à rater car elle est comme un caméléon, se confondant avec les alentours. C'est une petite femme de peut-être 1,76 m. Elle pourrait faire 1,80 m si elle se tenait debout, mais elle porte le fardeau des années sur ses épaules. Peut-être est-ce pour cela que sa position la fait ressembler au bossu de Notre Dame. Elle porte toujours un vieux foulard vert dans lequel elle est emmitouflée. Le vent rosit ses joues, et son front ridé dit à tous ceux qui passent qu'elle n'est plus toute jeune.

Elle semble si fragile, mais quand tu la regardes droit dans les yeux, tu vois qu'elle n'est pas aussi faible qu'elle ne le paraît. Ses yeux brillent avec des histoires du temps passé et du temps perdu. Ses yeux me disent, « Écoute ! J'ai été heureuse une fois moi aussi ! » Et je crois bien ses yeux car ses rides profondes aux coins de sa bouche indiquent des années pleines de rires et de sourires.

On peut voir qu'elle a toujours de l'esprit. Ses cheveux gris possèdent encore leurs ondulations et ses lèvres entrouvertes donnent l'impression qu'elle a beaucoup à dire mais personne à qui parler. Elle garde les mains dans les poches de son grand manteau brun comme si ses celles-ci contenaient des secrets qu'elle ne voulait partager avec personne. À ses pieds se trouvent de grosses chaussures noires qui semblent trop grandes pour elle, usées comme si elles aussi avaient connu beaucoup de la vie.

Elle m'a parlé une fois. J'étais en train d'aller à mon cours. Quand je suis passée près d'elle, mon regard a rencontré le sien. Elle m'a regardée comme si elle me reconnaissait de quelque part. « J'étais rousse aussi quand j'avais ton âge. Comme tes cheveux sont beaux, » m'a-t-elle dit. « Merci, » lui ai-je répondu sans savoir quoi lui dire d'autre. Puis, j'ai baissé la tête et ai poursuivi mon chemin.

Je n'oublierai jamais le lien secret qui s'est établi entre la vieille femme et moi. Quand je l'ai regardée dans les yeux, elle ne m'a pas semblée étrangère mais plutôt une vieille amie avec

qui je n'aurais pas parlé depuis longtemps. J'aurais aimé rester et bavarder plus avec elle, mais le jour suivant, elle n'était plus au coin de la rue où je la retrouvais chaque jour. Il y a des semaines que je ne l'ai vue et je ne mentirais pas en disant qu'elle me manque.

Je ne sais si elle n'a jamais eu de mari ou d'enfants. Je ne connais pas les histoires qui font briller ses yeux. Je ne sais ni où elle a grandi ni où elle a passé la plupart de sa vie. Mais, je sais qu'elle n'est plus là, à m'attendre, et je ne sais pas pourquoi.

*Sarah Wasley*

## **Lettre d'une fille à sa propre vieillesse**

Écoute, et lorsque ta main ce papier presse,  
O femme usée par le temps, pense à celle qui bénit  
Ce que tes doigts minces touchent, de ses caresses.

O mère, pour le poids des années qui te brisent !  
O fille, pour le temps lent qui doit encore t'éveiller,  
Et, en fonction des changements de mon cœur, doit te faire!

O voyageur t'évanouissant, le ciel du matin est gris.  
Tu te souviens comment les nuages ont été chassés?  
Et sont-ils calmes lors même qu'ils se sont écroulés ?

Fais une pause près de la fin de ta longue migration;  
Parce que cette heure soudaine de désolation  
Fait appel à une heure de ta méditation.

Subis, O silencieuse, que je te rappelle.  
Les grandes collines qui ont bouleversé le ciel derrière toi,  
Les vents cruels du pouvoir qui t'ont résignée.

Sache que la plaine éplorée où tu dois errer  
N'est qu'un monde gris et muet, pourtant songe  
Aux montagnes brumeuses du matin au-delà.

Ecoute: les vents de montagne, de pluie, se tourmentaient,  
Et soudainement brillent les cimes harcelantes.  
Je ne peux te laisser t'éteindre dans la mort, oubliant.

Quelle partie de mon cœur dont j'ignore  
Qu'il suivra avec toi là où les grands vents ne soufflent pas,  
Où les jeunes fleurs de la montagne ne fleurissent pas.

Pourtant, délaisse ma lettre avec tes pensées avalées.  
Dis comment c'était quand tu l'as commencé,  
Et remporte la victoire avec toi quand tu vas triompher.

Je n'ai pas écrit cette lettre de présage  
Pour rendre gloire à ton désir assourdi,  
Et célébrer ton déclin, étrange et discret.

Une seule jeunesse, et la vie brillante fut en linceul;  
Un seul matin, et le jour fut plombé;  
Et une vieillesse où les regrets s'entassent.

Oh, chut! Oh, chut ! Tes larmes mes mots détrempe  
Oh, chut! Oh, chut ! Si pleine, la source de larmes ?  
Pauvres yeux, si vite émus, si près de s'endormir?

Pardonne la jeune fille; des désirs si étranges l'assiègent.  
Pauvre femme, laisse la lettre sinistre  
qui brise ton cœur; celle qui l'a écrite, oublie-la:

Celle qui maintenant tes traits fanés a devinés,  
avec ses doigts filiaux tes cheveux gris caressent  
avec des larmes matinales ton déclin triste bénit.

*Traduction de « A Letter of a Girl to Her Own Old Age » d'Alice  
Meynell  
Teodora Azana*



## **Une nuit sur le Rhin**

Mes yeux sont pleins de reflets brillants  
Des nuits folles dans un air vert et vrillant  
Cherchez dans les étoiles qui se reflètent sur le Rhin  
Un esprit qui danse et brille sans fin

Regardez au loin avec un cœur étoilé  
La magie des âmes qui sont ensorcelées  
La réalité me chasse et ce rêve m'attend  
Sur le bord du fleuve mais ailleurs je me rends

De trouver la réalité dans ce monde fragile  
Sur le rivage mes désirs sont immobiles.  
Je suis le charme vert prêt à rejoindre les fées  
En dansant sur l'eau, la terre m'a échappé.

Mes yeux s'ouvrent d'un éclat de lumière.

*D'après « La Loreley » de Guillaume Apollinaire  
Charity Weishar*

## **L'amour dans l'asile**

Un étranger est venu  
Partager ma chambre dans la maison sans queue ni tête,  
Une fille folle comme les oiseaux  
Verrouillant la nuit de la porte de son bras de son panache.  
Camisole dans le lit labyrinthe  
Elle trompe la maison à l'épreuve du paradis invitant des nuages  
Pourtant, elle trompe en déambulant dans la salle de cauchemar  
Au loin comme les morts.  
Ou chevauche les océans imaginés des quartiers pour les hommes.  
Elle est venue possédée  
Qui admet la lumière illusoire à travers le mur rebondissant,  
Possédée par les ciels  
Elle dort dans l'abreuvoir étroit et pourtant marche dans la  
poussière  
Et pourtant délire à son gré  
Sur le plancher de la maison des fous usé par mes larmes en  
balade.  
Et pris par la lumière dans ses bras, finalement  
Je peux inmanquablement  
Souffrir la première vision qui mit le feu aux étoiles.

*Traduction de « Love in the Asylum » de Dylan Thomas  
Agatha Bednarski*

## **L'oiseau blanc**

La forêt était vivante avec les sons du jour. Un guerrier seul se promenait entre les arbres. Au-dessus de la voûte du feuillage, un oiseau volait au milieu des nuages. Se posant sur une branche, l'oiseau appela le guerrier : « Guerrier ! Tu es tout seul, je te regarde depuis cinq jours. Tu es solitaire, n'est-ce que pas ? Je peux t'accompagner pendant ton voyage. » L'homme accepta rapidement l'invitation de l'oiseau et le couple inattendu se mit en route.

Sur le chemin, le guerrier et l'oiseau trouvèrent un gouffre dans la Terre. De l'autre côté du gouffre, le guerrier pouvait voir un étang scintillant. L'oiseau vola au-dessus du gouffre, confirmant qu'on pouvait boire de l'eau. Rassemblant toute son énergie, le guerrier sauta par-dessus le gouffre, atterrissant solidement de l'autre côté. Aussitôt qu'il eut atterri, un sanglier gigantesque essaya de lui crever les yeux. La bête l'attaqua. Montrant sa dextérité, le guerrier roula sur le sol. Le sanglier passa devant l'homme, effleurant les cheveux sur sa tête. Ne pouvant s'arrêter, il tomba dans le gouffre, mort.

Frustré par la perte d'un grand repas pour sa tribu, et souffrant de la faim, le guerrier tourna son regard vers l'oiseau. Voyant la faim dans ses yeux, l'oiseau essaya de s'échapper. Cependant, le guerrier était trop rapide. Il prit son arc et décocha une flèche à l'oiseau qui le frappa directement en plein cœur. Il fut tué sur le coup. Tout seul et éperdu, le guerrier orgueilleux se rendit compte de ce qu'il avait fait. En tombant à Terre, le guerrier pleura la perte de son ami.

Pendant trois jours de plus, le guerrier resta près de l'étang. Perdu dans sa tristesse, l'homme n'avait plus conscience de son environnement. Des animaux vinrent, et des animaux partirent, mais il ne les vit pas. Ce jour-là, un ours assoiffé se promenait dans le bois. Le grand ours venait rendre visite à son étang favori. Aveuglé par sa rage, le guerrier attaqua l'ours pendant qu'il buvait, sautant sur lui avec son poignard. Avant de frapper l'ours, le guerrier pensa voir une plume sur le dos de l'ours. La petite lame n'était pas suffisante pour tuer l'ours. Le

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire  
guerrier et l'ours tombèrent sous l'eau ensemble. L'ours puissant se  
débattit avec le petit homme. La bataille faisait rage sous l'eau.  
L'étang rougit de sang. Des deux guerriers qui tombèrent dans la  
piscine, juste un se releva. Les poils sanguinolents, l'ours rugit vers  
le ciel, criant sa victoire à la forêt.

*Matt Scherer*

## Les conditions dans lesquelles je conçois la réalité

La réalité est question  
de réaliser jusqu'à quel point le monde  
qui existe est déjà réel.

Le temps une éternité  
définitive et fixe;  
Chacun est un ange.  
C'est le mystère du paradis  
Que la perfection change :  
l'Éternité absolue

change! Les voitures toujours  
descendent par les rues  
les lampes s'allument et s'éteignent.

C'est une grande plaine plate;  
on peut tout voir  
sur une table.

Des palourdes ouvertes sur la table  
Des vers dévorent les agneaux.  
Sur la plaine. Le mouvement

du changement est beau,  
une invitation à la forme  
et hors de l'être

Par la suite : afin de distinguer le processus  
Par sa particularité  
Dans la perspective de l'initiation

A satisfaire de nouveaux changements  
désirés dans le monde réel.  
Ici, on est accablé

de détails tellement désagréables  
qu'on rêve encore du Paradis.  
Car le monde est une montagne

De merde : si on veut  
la déplacer, on doit  
le faire à pleines mains.

L'homme vit comme  
la putain triste de la rue Rivière qui  
dans son Éternité ne gagne seulement

que quelques dollars et beaucoup  
de remarques sournoises en contrepartie  
de sa quête d'amour physique

de la seule façon qu'elle sache  
puisqu'elle n'a jamais connu un  
emploi joyeux ou un mariage heureux ou

une différence de cœur :  
ou pense que ce n'est pas pour elle,  
c'est cela sa pire misère.

*Traduction de « The Terms in Which I Think of Reality » de Allen  
Ginsberg  
Lili Bivings*

## Négoce

Petit pécule parasitaire  
Pénurie proliférante  
Entre ceux qui sont tombés en désuétude  
Ceux qu'on profère à l'occasion  
Ceux qui se chuchotent se bégaiant

Les équivoques, les calembours, les synonymes,  
Les antonymes, les homonymes, les paronymes,

Entre le mélioratif, le péjoratif, le propre, le figuré,  
Le littéral, le polysémique, le sibyllin,

Entre l'aphasique, le taciturne, le renfermé  
Qui ne gazouille, ne babille, ne claironne  
Mais bredouille, bafouille, balbutie, marmonne  
Voire zézaye ou chevrote  
Et la pie dissertante conversante discourante  
Incontinence verbale  
Logorrhée verbiagesque  
Logomachie et balivernes

Qui croire sur parole ?

*Pascale-Anne Brault*

## Le parc

Les beaux et prospères  
Pour moi semblent ne pas porter  
Le joug impérieux de la conscience,  
Qui partout me pèse.

Je ne puis me débarrasser du dieu  
Qui se niche au creux de mon cou;  
Je vois mon visage dans la glace,  
Et mes yeux ses rondes prunelles rencontrent.

Enchanteurs ! Enchanteresses !  
Votre or vous fait paraître sage :  
La brume du matin sur vos terres  
Roule plus fièrement, plus légèrement s'y dépose.

Pourtant cette montagne violette-là parla,  
Pourtant ce bois-là ancien dit,  
Que nuit ou jour, qu'amour ou crime  
Toutes les âmes au Bien conduisent.

*Traduction de "The Park" de Ralph Waldo Emerson  
Alexandra Flores*



## La trahison d'après Baudelaire

Comme une fleur sans feuilles  
Tu as déchiré mon orgueil  
De t'aimer est dommageable  
Et ta trahison impardonnable

Regarder tes beaux yeux  
Briller dans la lumière de la lune  
Sans penser à tes actes odieux  
Ou à mon futur plein de rancune

Les jours passent lentement  
Les nuages glissant sans motif  
Le soleil brille sans enchantement  
Pendant que ton cœur bat fautif

Ta trahison me blesse  
Ta trahison m'a menée à la faiblesse  
Tes mensonges, tes douces caresses  
M'ont affaibli l'esprit et mes émotions disparaissent

Ta trahison m'a scindé en deux  
Une partie qui t'adore sans hésitation aucune  
Et l'autre te déteste sans pitié pour avoir été la cause de mon  
infortune

*Kenya Tapia*

## **Je sais ce qui fait chanter l'oiseau derrière les barreaux**

Un oiseau libre saute sur le dos  
Du vent et il flotte en aval  
Jusqu'à ce que le courant cesse et trempe son aile  
Dans les rayons orange du soleil  
Et ose prétendre au ciel.

Mais un oiseau traqué dans sa cage étroite  
Peut rarement voir à travers les barreaux de sa rage  
Ses ailes sont coupées et ses pieds sont liés  
Alors il ouvre son bec pour chanter.

L'oiseau derrière les barreaux chante d'un trille craintif  
De choses inconnues mais tant attendues encore  
Et sa chanson se fait entendre sur une colline distante  
Car l'oiseau derrière les barreaux chante la liberté.

L'oiseau libre songe à une autre brise  
Aux alizés doux à travers  
Les arbres soupirant  
Et les gros vers attendant sur une pelouse aurore  
Et il dit du ciel que c'est le sien.

Mais un oiseau derrière les barreaux se hisse sur la tombe des  
rêves  
Son ombre pousse un hurlement cauchemardesque  
Ses ailes sont coupées et ses pieds sont liés  
Alors il ouvre son bec pour chanter.

L'oiseau derrière les barreaux chante d'un trille craintif  
De choses inconnues mais tant attendues encore  
Et sa chanson se fait entendre sur une colline distante  
Car l'oiseau derrière les barreaux chante la liberté.

*« I know why the caged bird sings » de Maya Angelou  
Traduction de Cate Gerk*

## **La chaise**

Assise dans un coin, vieille et démantelée  
La chaise se rappelle de ce qu'elle avait été  
De ceux qu'elle avait vus, de ceux qui se sont assis  
Des repas d'été, des débats pleins de vie

Les longues soirées dansantes  
Les discussions émouvantes  
La chaise avait tout entendu  
Les secrets et les malentendus

Elle est vieille mais vit en corps  
Et l'éveil m'évite encore

*Léa Kichler*

### **S'arrêter au bois un soir enneigé**

À qui sont ces bois je crois le savoir,  
Sa maison est dans le village cependant,  
Il ne me verra pas m'arrêter ici  
Pour regarder ses bois se remplir de neige  
Mon petit cheval doit penser que c'est bizarre  
Qu'on s'arrête loin de toute ferme  
Entre les bois et le lac gelé  
Le soir le plus sombre de l'année.  
Il secoue son harnais de clochettes  
Pour demander s'il y a erreur.  
Le seul autre bruit est le grand mouvement  
Du vent léger et des flocons duveteux.  
Les bois sont beaux, sombres, et profonds.  
Mais j'ai des promesses à tenir,  
Et des milles à parcourir avant de pouvoir dormir.  
Et des milles à parcourir avant de pouvoir dormir.

*Traduction de "Stopping by Woods on a Snowy Evening"*  
*de Robert Frost*  
*Sharup Karim*

## **Un cœur solitaire**

Pour la 25<sup>ième</sup> fois ce soir, il se demanda ce qu'il faisait dans le monde.

Il avait troqué son canapé pour un bar, son ordinateur pour du champagne,  
une splendide rousse pour une superbe blonde de Californie...  
Mandy.  
Ou Bambi ? Il n'était pas certain, mais son nom n'était pas important.

En fait il décida sérieusement qu'il avait peut-être une scission de la personnalité –  
quelque part entre son petit déjeuner et sa pause-café de 11 heures, de paranoïaque solitaire, il s'était transformé en romantique.

Au moins, c'était la théorie. Ce nouveau concept qu'il avait découvert, cette acceptabilité sociale, au-delà de sa compréhension de tout ce qu'il avait pu connaître au travail.

En fait, décida-t-il, sa raison d'être à la table du restaurant avec les chandelles –  
était probablement un moment de folie.  
Parce que la réalité, c'était qu'il ne passait pas un bon moment du tout.

La nourriture merveilleuse, la lumière... C'était terrible.  
Il était assis, faisait un oiseau de sa serviette, écoutait Mandy-Bambi parler avec joie.  
Sa pensée vagabondait. Il n'était pas un grand fan de la conversation.

Mandy-Bambi gloussa avec bonheur. Et lui, fit un sourire et se prit d'un rire encore plus faux que le sien. Il fut surpris. C'était facile.

Il regarda dans ses yeux, il cherchait quelque chose. Il vit seulement du bleu.

Il sortit fumer une cigarette puis retourna dans le restaurant. Mandy-Bambi était partie aux toilettes. Pendant un moment, il pensa qu'elle se pomponnait dans le miroir. « Quelle image ! » sourit-il.

Il prit un verre. Et une autre. Et deux de plus. Il fit un ami pour son oiseau, et il le détruisit.

Il regarda la salle du restaurant. Mandy-Bambi était dans les toilettes depuis une demi-heure.

A ce moment-là, un jeune serveur avec un sourire lui adressa la parole.

« La blonde vous dit « au revoir, » monsieur. »

« Mais comparez la rousse au bar... son homme, il l'a quittée aussi ! »

Ne voulant pas se faire trop remarquer, il regarda vers le bar.

« Mais, non. » dit-il. « C'est elle, là. »

Ils échangèrent un sourire embarrassant et ils retournèrent à leurs boissons.

Après un moment, elle se leva pour partir.

Quelques moments plus tard, il se tourna vers elle :

« Bonsoir », dit-il.

« Bonsoir à vous », répondit-elle.

Ils retournèrent à leurs voitures respectives, et quittèrent l'aire de stationnement.

Il avait un sourire radieux, il alluma une cigarette et retourna à sa vie.

Compliquée, vide, et exceptionnelle.

*Brynn Fromknecht*

## La vie

La vie, crois-moi, ce n'est pas un rêve  
Aussi sombre que les sages le disent;  
Souvent une petite pluie le matin  
Prédit une agréable journée.  
Quelquefois il y a des nuées de noirceur,  
Mais elles sont toutes fugaces;  
Si l'averse fait fleurir les roses,  
Pourquoi déplorer leur chute ?  
Rapidement, joyeusement,  
Les heures ensoleillées de la vie voltigent,  
Soulagées, gaiement  
Apprécie-les tandis qu'elles volent!  
Qu'importe si la Mort parfois intervient,  
Et nous arrache le meilleur?  
Qu'importe si la douleur sembler gagner,  
Sur l'espoir, un grand empire ?  
Pourtant, l'espoir de nouveau élastique, rebondit  
Invaincu, quoiqu'il soit tombé ;  
Toujours vives sont ses ailes d'or,  
Toujours fortes pour nous porter tous.  
Vaillamment, sans crainte,  
Le jour du jugement arrive,  
Car glorieusement, victorieusement,  
Le courage peut apaiser le désespoir.

*Traduction de « Life » de Charlotte Brontë  
Jennifer Latshaw*

**Melle –ing,**

*En hommage à notre livre de grammaire*

Ferme-la en partant!  
Elle nous regardait en hurlant  
Elle hurlait en nous regardant  
Passant constamment du coq à l'âne  
Et en plus, elle parlait français comme une vache espagnole  
Tu nous ferais le plus grand plaisir en restant chez toi  
T'arrives toujours comme un chien dans un jeu de quilles  
On n'embête personne en restant chez soi  
Couche-toi avec les poules alors  
Elle a mis la maison au feu en s'éclatant  
T'écouter, c'est pleurer  
C'est vrai : partir, c'est mourir un peu  
Mais toi partie, tant mieux pour nous!  
Déranger les gens au milieu de leur vie est scandaleux!  
Elle n'a pas envie de la fermer  
Elle est arrivée sans dire bonjour  
Avec toi, on s'ennuie comme un rat mort  
Après avoir vomi son venin, elle s'est mise à nous cracher dessus  
Une machine à bavarder à n'en plus finir  
Une machine à faire fuir  
Un couteau à désosser  
Une carrière d'emmerdeuse  
Une station sans service  
Un saule enquiquineur  
Un arrosoir sans eau  
ça te dérange de ne pas venir demain?  
ça te dérange de venir quand les poules auront des dents?  
Nous ne sommes pas d'avis que tu téléphones  
Sois douce comme un agneau—mais c'est impossible même si  
impossible n'est pas français  
Nous nous opposons absolument à ce que tu nous contactes

Il est temps pour nous de prendre le taureau par les cornes

*Les étudiants de FCH 323 pas trop inspirés  
et à qui le professeur a dû tirer les vers du nez*



## **Troie**

Capable de prendre le monde, ces sommets  
nous avons tous senti, diminués, tombant.  
Pinacle, panorama des villages, villes,  
les ponts, les rivières, les lacs.  
On peut voir les départements, les régions,  
À travers la Manche entière!  
Cacophonie, l'orchestre joue fort à ce carrousel.  
Retour au moment, ces yeux que Brunel arracha, ils repoussèrent.  
Ton remplacement, une copie parfaite, il agite.  
Huis clos, sauf pour la porte en face,  
Cortázar de l'autre côté. Cette doppleganger, observée,  
précipitée vers la faute. Tu donnes des directives,  
étourdi, brillant d'anticipation. Demain, tu recommences.  
Ta porte, elle ne s'ouvre que sur le côté. Lanterne éteinte, tu  
trouves un feu. Au lieu de tomber, tu laisses tomber.  
Libéré, sans entrave.

*James Foley*

**Le soleil**

As-tu jamais vu  
 Quelque chose  
 Dans ta vie  
 De plus merveilleux  
 Que la façon dont le soleil,  
 Chaque soir,  
 Reposé et tranquille,  
 S'envole vers l'horizon  
 Et dans les nuages ou dans les collines,  
 Ou dans la mer froissée,  
 Et s'en va –  
 Et comment il glisse de nouveau  
 De l'obscurité,  
 Chaque matin,  
 De l'autre côté du monde,  
 Comme une fleur rouge  
 Ruisselante sur ses huiles célestes,  
 Mettons que, une matinée d'un été précoce,  
 Dans sa distance impériale parfaite –  
 Et n'as-tu jamais éprouvé pour quelque chose,  
 Un tel amour sauvage –  
 Penses-tu qu'il y ait quelque part, en quelque langue que ce soit,  
 Un mot assez tourbillonnant  
 Pour exprimer le plaisir  
 Qui te remplit,  
 Quand le soleil  
 Tend les mains,  
 Quand il te réchauffe  
 Tandis que tu te tiens debout là-bas,  
 Les mains vides –  
 Ou t'es-tu toi aussi  
 Détourné de ce monde –  
 Ou es-tu aussi  
 Devenu insensé  
 De pouvoir, de choses ? *Traduction de "The Sun" de Mary Oliver*

*Lyuben Minev*

**Notre force**

Là où la raison nous regarde sans pitié  
Là où nos folies sont encerclées  
Et tout sentiment emprisonné  
Nos désirs savent encore se perdre

*Alessandro Rosa*

### **Les grues de papier**

Les grues de papier rêvent de devenir vivantes  
Mais ne sont ni d'os ni de chair.  
Leurs points parfaits sont accrochés par un fil  
Alors, leurs ailes souhaitent voler.  
L'air leur donne une vie en suspension  
Mais la réalité est tombée à terre.  
Des mains méticuleuses les créent  
Et peuvent en reprendre la vie.  
Si les grues de papier pouvaient voler  
Et migraient comme les oiseaux  
Pourraient-elles sortir quand il pleut  
Ou est-ce que l'eau serait un peu trop  
Pour leurs ailes de papier suspendues ?  
Si vous aviez des ailes comme les grues de papier  
Voudriez-vous voler au loin  
Ou choisiriez-vous de rester ?

*Christie Batka*

## Barbie

Barbie, si mon corps plastique  
N'est pas proportionnel,  
Si mon cœur n'est pas élastique  
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses  
Se plaît à faire assaut,  
Saura faner votre jean rose  
Comme il a fané mon fourreau.

Le même programme des enfants  
Règle nos jours et nos nuits,  
Et quand ils seront adolescents  
Ton charme sera parti.

Mais j'ai du gel pour mes cheveux  
Assez résistant encore  
Pour lutter contre les coups sérieux  
A la tête que j'honore.

Vos amies favorites  
Sont plus sottes que vous,  
Mais pas plus matérialistes  
Elles vous suivent partout.

Les enfants peuvent sauver la gloire  
Des yeux qui sont trop bleus,  
Mais vous appartiendrez à l'histoire  
Et resterez seule devant le faux feu.

De nos jours vous êtes avec vos frous-frous  
La plus célèbre et la plus estimée  
Peut-être suis-je bien jaloux  
Mais bientôt nous en aurons terminé.

Pensez-y, jolie Barbie ;

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire  
Malgré que point vous ne m'aimiez  
Toujours, je vais m'éterniser ici  
Et vous serez la malaimée.

*Emma Sheer*  
*D'après « Marquise » de Pierre de Corneille*

## **L'homme**

Il traîne ses grands pieds, lourdement, sur le plancher qui craque sous lui. Il est fatigué comme lui. Il ne pense pas, il ne pense plus. Son visage est flasque avec les joues blanches qui s'affaissent. Il est seul. Il n'a personne. Il n'y a personne avec qui parler, rêver, ou imaginer des impossibilités. Il ne pense pas qu'il soit même possible de songer à des impossibilités, plus maintenant. Il est vieux. Il n'a ni sagesse ni caractère. Il n'a que lui-même et rien d'autre. Il avait l'habitude d'avoir un monde avec beaucoup plus de personnes, maintenant, rien. Il ne parle pas. Il ne fait que marmonner à lui-même. Il gémit comme un géant, avec solitude et douleur, parce que ses os sont faibles et il est difficile pour lui de se déplacer, mais il se croit fort, très fort, comme un géant. Ce n'est pas vrai, plus vrai. Il avait été robuste, mais, maintenant, plus.

Il fut pirate. Il prenait la mer et commandait à ses compagnons. Il avait une barbe rouge et blonde. Ses cheveux étaient couverts d'un chapeau noir avec une plume de chaque couleur (il l'avait trouvé sur une île où il y avait des oiseaux qui ressemblaient à des miracles). Il eut beaucoup d'aventures. C'était lui le capitaine. Quand il marchait, chaque pas qu'il faisait était emprunt de fierté. Lui et ses compagnons trouvaient des trésors et ils voguaient sur les sept mers sous le soleil étincelant. Il était content et il parlait. Il chantait même des chansons de marins et il souriait quand le vent lui balayait le visage. C'était un pirate et il était brave.

Il fut pilote de courses automobile. Il avait un casque en harmonie avec sa voiture orange et blanche et un costume avec les étiquettes des tous ses sponsors. Il avait beaucoup d'admirateurs qui criaient son nom. Il souriait à la foule. Il conduisait comme l'éclair. Autour et autour de la piste, tous les weekends, il était là, dans sa voiture. Les mains serrées sur son volant et les yeux fixés sur la lumière floue devant lui, il était content et il souriait. Il gagnait chaque course. C'était un champion.

Il fut pompier. Il portait un costume très grand et lourd. On aurait pu penser qu'il était impossible de se déplacer avec un tel

équipement. Mais, pour lui, il n'y avait rien d'impossible. Il pouvait tout faire. Il pouvait respirer dans la fumée et il pouvait sauver les gens qui ne pouvaient pas marcher. Il avait la force de le faire. Il travaillait chaque jour, prêt à répondre à un appel au secours. C'était une personne très honorable et respectable. « Il n'y a personne comme lui » disaient les gens. Tout le monde l'adorait. Il était content et il souriait. C'était le plus brave. C'était un héros.

C'est difficile pour lui de vivre dans la réalité de maintenant. En réalité, il ne sourit jamais, ne parle à personne, et il ne rêve de rien. Il avait l'habitude de rêver, mais maintenant, plus. Son imagination a disparu avec ses rêves. A l'époque, quand il était jeune, il avait eu des espoirs et il avait sourit comme si le soleil l'habitait. C'est dommage qu'on devienne vieux et qu'on perde ce qui nous a rendus heureux.

Il vit dans une maison aussi affaiblie que lui-même. La maison ne parle ni ne pense. Elle avait été spéciale et différente. Elle avait été une chose pleine d'imagination, mais avec l'âge, elle avait perdu son caractère unique. L'homme est comme la maison. Il n'y a plus d'imagination là. Il n'y a pas de pirate cherchant un trésor enterré, ni de pilote de courses automobile accélérant sur la piste, ni de pompier qui accomplit des tâches héroïques. Ils n'existent pas dans cette maison qui, à une époque, avait été la plus incroyable de toutes. Il n'y a qu'un homme à sa place.

*Christina Reninger*



## La photo

J'ai cinq ans  
mais ce  
n'est pas moi  
dans la photo  
c'est quel  
qu'un d'autre  
qui me  
ressemble  
mais ce n'est pas  
moi je suis der-  
riere lui  
lui disant  
quoi  
faire de  
sa bouche  
pour qu'il  
me ressemble  
aux yeux de quel  
qu'un qui  
ne me connaît pas  
si tu me connais  
tu sais que  
j'ai l'air com-  
plètement diff-  
érent avec  
ma bouche  
absolument scellée  
et mes yeux  
ouverts tout grands  
et les deux mains  
sur  
les oreilles  
pour ne rien  
entendre ou dire  
ce que je vois

alors que je vois  
tant  
et j'ai cinq ans,  
mais pas encore  
pas avant  
le onze  
septembre alors  
j'aurai cinq ans  
imagine quand  
j'aurai dix ans

*Traduction de « The Photo » de Jack Grapes  
Amanda Bartosiak & Haley Stuckey*

## **Mademoiselle Amant**

Elle est inconsciente, frêle, et dans le besoin.  
Elle n'entend que sa voix, et n'a d'yeux que pour lui.  
À son côté, elle passe de longues nuits.  
Il est le seul objet de ses soins.

Que lui fait une poche pleine d'argent, que lui fait une maison où  
vivre,  
Quelques soient les vêtements qu'elle porte,  
Et les opinions des autres, peu lui importe.  
Mademoiselle Amant ne songe qu'à le suivre.

Son engouement, monsieur « Parfait », un jeune homme bourgeois.  
Il est mal peigné, artiste, mais plein de joie.  
Quant aux prétendants, ces pestes, ces agacements,

Ces pantins, bien coiffés, elle ne leur  
Accorde aucune pensée, ignore leurs fleurs,  
Car, éprise, elle suit son amant, aveuglément.

*D'après « Monsieur Prudhomme » de Paul Verlaine  
Sarah Wasley*

## **Fin Août**

Dans l'air chaud, vous êtes ivre de paresse  
Puis sans prévenir, on vous délaisse  
Dites «au revoir» à la chaleur  
A la clémence de sa caresse  
Et son illusion enivrante d'éternité

*Cate Gerik*

## La Côte d'Azur

Le sable blanc et doux  
Se retrouve au fond de la mer sans courroux.  
A l'aube tout n'est que mirages  
Sur la côte bordée de coquillages.

Soudain un déferlement de pieds nus  
Apporte un dérangement saugrenu.  
Les corps nus ou habillés  
Disposent leur serviette pour bronzer.

Les lunettes de soleil de marque  
Et plusieurs petites barques  
Sont secouées dans le sable  
D'une manière irresponsable.

Après plusieurs cocktails,  
Les orteils en éventails  
Les parents récupèrent leurs enfants  
Leurs accès de colère dans l'air résonnant.

*Alisha Holly*

## **Vignobles de Champagne**

Les vignes se tortillent et se courbent vers le ciel,  
Couvrant la terre d'ombres entrelacées.  
Leurs fruits mûrs promettent une vendange annuelle,  
Les viticulteurs veillent avec vigueur, voraces.

Rouge, blanc, rouge, blanc  
La vigne ne choisit que les meilleurs.  
Comme une femme qui rêve de l'enfant dans son flanc  
Les vigneron ne rêvent que de vins supérieurs.

Quand la sélection est achevée  
Dans de grands barils, les raisins sont versés.  
L'âme de la grappe est écrasée,  
Son jus et les levures harmonisées,  
Puis, le vin mis en bouteille est vieilli,  
Pour atteindre sa saveur élégante sans démenti.  
Ce goût fascine bien des connaisseurs de part le monde  
Et les attire en Champagne, où les fleurs,  
Les collines, et les paysages immenses,  
Ouvrent leur esprit, satisfont leurs papilles, et capturent leurs  
cœurs.

Les vignes se tortillent et se courbent vers le ciel,  
Couvrant la terre d'ombres entrelacées.  
Leurs fruits mûrs promettent une vendange annuelle,  
Les viticulteurs veillent avec vigueur, voraces.

*Chloe Stagaman*

## **Beaucoup de chou**

Depuis que j'habite ici,  
A la frontière de l'Allemagne et de la France  
Je ne mange que du chou.  
Cher chou.  
Les feuilles vertes profondes, qui  
Comme des lèvres se plissent  
S'entrouvrent.  
Elles révèlent et protègent  
L'arrondi des feuilles blanches  
Tout doucement  
Comme-ci comme-ça  
Posées tendrement et bien ordonnées  
L'une sur l'autre.  
Un cœur lourd et robuste et ferme.  
Bouilli, Braisé Cuit, Cru  
La choucroute, la soupe aux choux  
Cher chou.  
Mon petit chou chou.

*Azalea Fairley*

### Chanson du vent

Petite fille, fais attention à ce que tu dis  
Quand tu devises avec les mots, les mots—  
Parce que les mots sont faits de syllabes  
Et les syllabes, ma chérie, sont faites d'air—  
Et l'air est si fin—l'air est le souffle de Dieu  
L'air est plus délicat que le feu ou la brume,  
Plus délicat que l'eau ou le clair de lune,  
Plus délicat que les toiles d'araignée dans la lune,  
Plus délicat que les nénuphars le matin :  
Et les mots sont forts aussi,  
Plus forts que les rochers ou l'acier  
Plus forts que les pommes de terre, le blé, le poisson, le bétail,  
Et doux aussi, aussi doux que les petits œufs de pigeon  
Doux comme la musique des ailes du colibri  
Alors, petite fille, quand tu échanges des salutations,  
Quand tu racontes des histoires drôles, fais un vœu ou une prière,  
Sois prudente, sois imprudente, sois prudente,  
Sois ce que tu souhaites être.

*Traduction de « Wind Song » de Carl Sandburg  
Alex Kuehn & Chloe Stagaman*



## **Le tatouage**

La lumière est comme une araignée.  
Elle rampe par-dessus l'eau.  
Elle rampe par-dessus les rebords enneigés.  
Elle rampe sous tes paupières  
Et elle étale ses toiles là-bas--  
Ses deux toiles.

Les toiles de tes yeux  
Sont rattachées  
A ta chair et à tes os  
Comme aux chevrons ou à l'herbe.

Des filaments de tes yeux on trouve  
Sur la surface de l'eau  
Et dans les rebords enneigés.

*Traduction de « Tattoo » de Wallace Stevens  
Stephanie Goldina & Lauren Polcyn*

## **Anne Technologie**

En rentrant à pied chez elle, son pager tombe par terre.  
Essayant malgré tout d'envoyer un texto  
À son ami, ses doigts glissent sur le clavier.  
Elle ramasse son pager, alors que son casque se déconnecte de  
son Ipod.

Son ami ne répondit pas, ni texto ni appel, mais elle espère  
Qu'arrivée chez elle, douillet comme un chocolat chaud,  
Elle recevra un message long et prolix sur Facebook  
Ou du moins sur Myspace ou Twitter; c'est son espoir.

Elle allume son ordinateur, brièvement aveuglée par l'éclat de  
l'affichage,  
Elle recule pour attendre, tout en allumant aussi la télé.  
Rien d'intéressant à regarder, elle se trouve un DVD pour faire  
passer le temps.

Un moment après s'être connectée à son ordinateur  
Sous le pseudonyme d'Anne Technologie  
Elle faillit jaillir de sa chaise lorsqu'elle vit ce message de son  
ami: "Je me suis rendu au parc pour lire mon roman".

*Dominika Kolpak*

## Sa voix

L'abeille sauvage dévide de branche en branche  
Avec son manteau de poils et son aile de gaze.  
De temps en temps dans la tasse d'un lis, et de temps en temps  
Poussant une cloche hyacinthe comme une balançoire-,  
Dans son errance;  
Asseyez-vous plus près de moi mon amour: c'est ici que je pense  
Avoir fait ce vœu,

Juré que deux vies devraient être comme une  
Tant que la mouette aimait la mer,  
Tant que le tournesol cherchait le soleil, --  
Ce sera, ai-je dit, pour l'éternité  
Entre vous et moi!  
Chère amie, ces temps sont révolus,  
La toile de l'amour est déjà filée.

Regardez en l'air, là où les peupliers  
Se balancent et se balancent dans l'air d'été,  
Ici, dans la vallée jamais une brise  
Ne disperse les chardons, mais là  
De grands vents soufflent  
Depuis les mers mystiques murmurantes,  
Et les prairies battues par les vagues

Regardez en l'air, là où la mouette blanche crie,  
Que voit-elle que nous ne voyons pas ?  
Est-ce une étoile ? Ou la lampe qui scintille  
Sur certaines flottes en partance,-  
Ah ! Est-ce possible  
Que nous ayons vécu notre vie dans un pays de rêves !  
Comme cela semble triste.

Ma douce, il n'y a plus rien à dire  
Sauf que l'amour n'est jamais perdu  
L'hiver fervent poignarde les seins de mai

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire  
Dont les roses pourpres font éclater son gel

Les navires, ballotés par la tempête,  
Trouveront un port dans une baie,  
Et nous aussi peut-être

Et il n'y a plus rien à faire  
Mais que s'embrasser une fois de plus, et nous séparer  
Non, il n'y a rien à regretter,  
J'ai ma beauté, - vous votre art,  
Non, ne commencez pas,  
Un seul monde n'était pas suffisant pour les deux  
Que nous sommes.

*Traduction de « Her Voice » d'Oscar Wilde  
Stephanie Miranda*

## **La reconnaissance**

De temps en temps,  
je vois en lnti  
l'ombre tel un petit fantôme  
espionnant l'après-midi et la pluie  
Dans son petit visage flou  
je vois aussi ce garçon-là  
cet autre-là  
absorbé par le gouffre des heures  
qui emplissaient le patio l'école,  
d'il y a tant d'années,  
Je le vois ce petit esprit  
Qui portait un nom comme le mien.

*Traduction de « Recognition » de Bernardo Navia  
Hannah Michael-Schwartz*

## **Le renne**

J'ai vu un grand renne dans la forêt  
Qui portait une couverture de neige.  
Il s'arrêtait devant ses oubliettes  
De pins magiques pour se protéger.

Ami de l'hiver, il est serein  
Face au spectre du froid.

Il fut un temps où des rennes vécurent  
Pendant la période glaciaire  
Sur la côte du Sud, de Narbonne à Marseille

A la belle saison il trouve sans problème  
Et dissimule lichens et mûres roses.  
Quand le soleil ne peut se réveiller  
Le renne n'est pas dans l'indigence.

*Nicholas Spring*

**puisque le sentiment est premier**

puisque le sentiment est premier  
à prêter attention  
à la syntaxe des choses  
ne va jamais tout à fait vous embrasser;

entièrement être un imbécile  
tandis que le printemps est au monde

mon sang acquiesce  
et les baisers sont un bien meilleur sort  
que la sagesse  
dame, je jure par toutes les fleurs. Ne pleurez pas  
- le meilleur geste de mon cerveau est moins que  
votre battement de paupières qui dit

nous sommes faits l'un pour l'autre: alors  
riez, vous laissant aller dans mes bras  
car la vie n'est pas un paragraphe

et la mort je pense n'est nulle parenthèse

*Traduction de « since feeling is first » de e.e. cummings  
Georges Overton*

### **Ici-bas**

Les gnomes ne se promènent plus  
Sous le soleil ou dans les fleurs  
Ils s'en sont allés sous roches et boue  
Créer leurs grandes villes et leurs garde-fous  
Ils aiment leur paix, pas nos batailles.  
Mais ici haut, nous sommes de plus grande taille  
Sauf qu'un jour, on se demandera  
« Sommes-nous ceux qui sont ici-bas ? »

*Ryan Reynolds*



## Mon père

Papa, papa, ne me quitte pas  
Je te promets de faire bien à l'école  
Je te promets de nettoyer ma chambre.  
Depuis que je suis née,  
J'ai du m'habituer à vos incessantes querelles  
Je prie pour retenir le temps et te garder  
Tu ne vois pas combien j'ai besoin de toi?  
Je t'en prie, écoute-moi  
Papa, papa, ne me quitte pas

Maman dit des choses qu'elle ne pense pas  
Son orgueil est plus important que moi  
Et toi, papa, toi et tes amis qui buvez toujours,  
Conduis prudemment que je t'attende  
Pourquoi est-ce que vous deux ne m'écoutez jamais?  
Papa, je t'en prie, ne me quitte pas

Les années ont passé  
Et encore je t'en prie, papa, ne me quitte pas  
Les docteurs disent des choses qu'ils ne pensent pas  
Je prie pour retenir le temps et te garder  
Tu ne vois pas combien j'ai besoin de toi?  
Je ferais quelque chose pour te retenir  
Je te promets de faire bien à l'école  
Je te promets de nettoyer ma chambre.  
Papa, je t'en prie, ne me quitte pas

*Annette Carreon*

## **Yvan**

Il y avait un soldat qui s'appelait Yvan  
De son régiment, il était le commandant.  
Il aimait bien la guerre,  
Conquérir de dangereuses terres.  
Son régiment, il aimait diriger,  
Brandissant en l'air son épée.  
Dans les territoires profonds  
Noircis par les poudres des canons.  
Il combattait pour son pays,  
Et aussi pour la liberté de ses amis,  
Qui attendaient, toujours,  
Son retour, un beau jour

*Stephan Cernek*

## Rêve

Rêve doux et calmant  
Tu apaises l'enfant  
Troublé et perdu  
Dans un monde inconnu

Rêve coquin et malicieux  
Tu t'approches de l'homme sérieux  
Et sur son visage ébloui  
Tu fais apparaître un petit sourire étourdi

Rêve atroce et terrifiant  
Tu effrayes même les grands  
Si bien qu'on t'a même surnommé un soir :  
Affreux cauchemar

On est avec toi toutes les nuits  
Pourtant on t'oublie souvent dès le lendemain midi  
Mais ne t'inquiète pas, rêve, parce qu'une fois parti  
Nous vivrons seulement dans les rêves et cette fois, jusqu'à l'infini

*Maya Masterson*

Océan  
Vagues  
Dans un instant  
Ne tressent plus le vent  
Par dessus, suffoquant.  
Paupières fermées  
Goût salé par le temps envahi  
Tout est fini.

*Pauline Day*

**L'attente**

En l'attendant  
les rivières s'assèchent.  
Les étoiles –  
du ciel –  
tomberont.  
Chacune –  
sur la terre –  
s'effondra.  
Et les nombreux sons –  
se heurtent.  
le grand fossé...  
dans une vallée sans fond,  
tout disparaît—

Tu es arrivé.

*Jose Sebastian Vega*

## **j'aime mon corps quand il est avec le tien**

j'aime mon corps quand il est avec  
le tien. C'est quelque chose de tellement nouveau.  
Muscles meilleurs et plus de nerfs.  
j'aime ton corps. j'aime ce qu'il fait,  
j'aime ses commentaires. j'aime sentir l'épine dorsale  
de ton corps et ses os, et le frémissement  
-ferme- onctuosité et que je vais  
encore et encore et encore  
embrasser, j'aime embrasser ceci et cela de toi,  
j'aime, caresser calmement le, duvet bouleversant  
de ta fourrure électrisante, et ce qui surgit  
des chairs qui s'ouvrent.... Et les yeux grandes miettes-d'amour,

et il est possible que j'aime le frisson

de sous-moi toi si nouvelle

*Traduction de « i like my body when it is with your »  
de e.e.cummings  
Marcelina Cybulska & Cameron Shenassa*

## Un temps passé

Une colère par tristesse,  
D'un poids insupportable,  
Est, ce qui reste,  
Mon état inéluctable.

Un rêve j'espère,  
Un rêve j'espère,  
Cette âme je porte,  
De par la terre,

Emprisonné suis-je,  
Par ce qui m'afflige,  
Cette malédiction,  
Quelle peur elle donne.

C'est absurde,  
Vraiment dur,  
Cette peine,  
Lourd fléau,

Mon âme pleure,  
De mille larmes,  
Là une lueur,  
De colère au cœur.

La mort fredonne,  
Basse elle chantonne,  
Cet air, un bourdonnement  
Comme les eaux à la nuit du monde.

Épuisant il est,  
De vivre condamné,  
Homme à homme  
Le désir que j'ai.

Un cœur interdit,  
Sous les eaux noires,  
De la belle mer  
Là une lueur d'espoir.

*Reaudo Robinson*



## Les oies sauvages

Vous n'êtes pas obligé d'être bon.  
Vous n'êtes pas obligé de marcher sur vos genoux  
Sur une centaine de kilomètres à travers le désert, en vous  
repentant.  
Vous n'avez qu'à laisser l'animal doux de votre corps  
aimer ce qu'il aime.  
Racontez-moi votre désespoir, le vôtre, et je vous raconterai le  
mien.  
Pendant ce temps le monde suit son cours.  
Pendant ce temps le soleil et les galets clairs de pluie  
traversent les paysages,  
par-dessus les prairies et les arbres profonds,  
les montagnes et les rivières.  
Pendant ce temps les oies sauvages, hautes dans l'air pur et bleu,  
rentrent chez elles à nouveau.  
Qui que vous soyez, qu'importe que vous soyez seul,  
le monde s'offre à votre imagination,  
vous appelle comme les oies sauvages, sévère et excitant –  
encore et encore annonçant votre place  
dans l'ordre des choses.

*Traduction de « Wild Geese » de Mary Oliver  
Jessica Martino*

**La chaleur du noyau**

Dans l'espace glacial,  
la chaleur du noyau  
ne s'étend que tant-

sois près  
à me concevoir  
fidèlement.

*Tim Stone*

### Portrait élogieux de Confucius

Confucius, bon et savant,  
Philosophe et maître d'antan.  
Il vécut tout seul dans la nature  
Réfléchissant et vivant une vie pure.  
Ses opinions et ses écrits  
Sont jusque à nos jours lus et traduits  
En toutes les langues du monde, mais  
Ses secrets restent encore cachés  
Coincés dans ses pensées dissimulées  
Échappés de sa bouche, il y a des centaines d'années.  
Les Analectes ne peuvent pas recouvrer  
Tout son génie dans un seul traité.  
Noble comme un tigre qui marche au soleil  
Aux hommes et femmes, il prodiguait ses conseils  
Il leur enseignait sans les opprimer  
Et son âme brillante n'était jamais vexée.  
Sage, judicieux, sensé...  
Il n'y a aucune fin à tout ce qu'il connaît.

*Emily McGill*

## **Un homme de grande qualité**

D'abord, j'ai quitté ma maison, ma famille et mes amis  
J'ai essayé de devenir un homme de grande qualité  
Ensuite, je suis venu ici pour étudier  
J'ai marché sous la pluie et pleuré  
J'ai entendu ma mère me parler  
Elle m'a dit que je lui avais manqué  
Mais c'est trop tard, maman. C'est moi qui t'ai quittée.  
J'ai décidé de devenir un homme de grande qualité  
Et c'est ça mon avenir préféré  
En fait, le jour où je suis venu, j'ai tout oublié  
J'ai perdu mon langage et mon identité  
Mais je pense qu'ici je vais rester  
Jusqu'à ce que mon rêve devienne réalité.

*Ahmadhussaini Daghustani*

## Assis, je contemple

Assis, je contemple tous les chagrins du monde et sur tous  
l'oppression et la honte;  
J'entends les sanglots secrets et convulsifs des jeunes hommes,  
angoissés d'eux-mêmes, pleins de remords après les actes  
accomplis;  
Je vois, déprimée, la mère dilapidée par ses enfants, agonisante,  
négligée, décharnée, désespérée;  
Je vois la femme dilapidée par son mari—je vois le séducteur  
perfide des jeunes femmes;  
Je note les douleurs de la jalousie et de l'amour sans retour qu'on  
tente de dissimuler—je vois ces spectacles sur terre;  
Je vois les répercussions des batailles, du fléau, de la tyrannie—  
je vois les martyrs et les prisonniers;  
J'observe une famine en mer—je remarque les marins tirer au  
sort pour savoir ceux qui seront tués, afin de préserver la vie des  
autres;  
J'observe les affronts et les déchéances des personnes arrogantes  
vis à vis des manœuvres, des pauvres, et des nègres et des  
autres;  
Tout cela—toute la bassesse et l'angoisse sans fin, moi, assis, je  
les contemple,  
Je vois, j'entends, et je me tais.

*Traduction de «I Sit and Look Out » de Walt Whitman  
Geneviève Savaiano*

## **Ma rivière**

La lune brille stridente dans le ciel  
La rivière se reflète dans la lumière  
A l'arrière du bateau, je me perds dans ma tête  
Je peux à peine entendre mes amis à la fête

Je me souviens de la première image mauvaise  
Chez moi, près de Bâle, et des champs de fraises  
Une odeur dans le vent me transporte à mon enfance  
Je peux sentir cette odeur de pétulance

Nous avons été forcés à l'intérieur  
Je ne pouvais plus visiter ma rivière hors des heures  
Mes amis appellent, ils m'ont surpris dans ma rêverie  
J'suis donc partie sans la rivière qui brille de fantaisie

*D'après Apollinaire*  
*Vanessa Zavala*

## Cœur de la flamme

J'ai tant oublié en dix ans,  
Tant, en ces dix années si brèves ! J'ai oublié  
L'époque où les pommes violettes mûrissent,  
Et quel mois nous offre le myosotis timide.  
J'ai oublié l'unique saison saisissante  
Du piment qui fleurit et donne des fruits;  
A quel moment de l'année les colombes au sol brunissent les  
champs  
Et remplissent le midi avec leurs cannelures curieuses.  
J'ai tant oublié, mais encore me rappelle  
Le poinsettia, rouge-sang en décembre brûlant

Je me rappelle encore l'herbe de miel fiévreuse  
Mais ne me souviens pas des grands jours où  
Nous l'arrachions du chemin tintement d'ailes  
Pour arrêter les abeilles en colère dans le parc aux lapins.  
Souvent, j'essaie de penser à quel mois doux  
Les languissantes dames peintes pommelaient  
Le chemin jaune labyrinthe de la rue principale  
Douce avec les tresses dorées de la rose pomme  
J'ai oublié—étrange mais je me rappelle  
Le poinsettia, rouge-sang en décembre brûlant

Quelle semaine, quel mois, quel moment de l'année  
Avons-nous fait l'école buissonnière pour nous offrir du bon temps?  
Quels jours nos corps ravis de vins ont-ils pulsé de joie  
Grâce au festin de mûres dans le taillis ?  
Oh, j'en connais certains ! J'ai embaumé les jours,  
Même les moments sacrés où nous jouâmes,  
Tous innocents de passion, non corrompus,  
À midi et le soir, dans l'ombre du cœur de la flamme  
Nous étions heureux, heureux, je me souviens,  
Sous la fleur rouge en décembre brûlant.

*Traduction de « Heart of Flame » de Claude McKay  
Eric Leech & Christina Reninger*

## La légende de Mélusine

La femme mystérieuse  
Sur laquelle pèse une malédiction  
Donnée par sa mère furieuse

Sa vie était pleine de honte  
Chaque samedi elle devait monter  
À la plus haute tour du château

Elle avait un bon ami qui l'aimait  
Mais bientôt son amour se convertit en jalousie  
Plus vert que la pelouse

Et un soir qu'il l'avait découverte  
Là-bas, dans son bain  
Il la regardait comme si elle était une aubaine  
N'ayant rien à prouver

La pauvre Mélusine,  
Demi-serpente, demi-femme  
Était diffame

Portant sa triste âme  
Elle fut condamnée  
À parcourir la nuit  
Pour éviter l'ennui

Elle a transformé son malheur  
En une vie de pâleur  
Sur les berges ombragées  
Des pays de la Loire

*Kenya Tapia*



## Un paquet de clopes

Je suis assis et je regarde le ciel de quelqu'un d'autre de sa  
fenêtre.

Et je ne peux voir aucune étoile et la connaître.

J'ai été sur toutes les routes, ici et là

En faisant un demi-tour, je ne pouvais pas discerner les  
empreintes de pas.

Mais s'il y a dans ma poche un paquet de clopes

Alors, tout n'est pas si mauvais aujourd'hui.

Ça me fait réfléchir, j'veais pas me rendre myope,

A espérer bientôt un chemin exquis.

Personne ne veut se sentir coupable sans vin

Et personne ne veut éteindre un feu avec ses mains

Mais sans confrontation, la mort ne fait pas peur

Mais sans une voie très empruntée, je ne veux pas perdre  
demeure.

Mais s'il y a dans ma poche un paquet de clopes

Alors, tout n'est pas si mauvais aujourd'hui.

Ça me fait réfléchir, j'veais pas me rendre myope,

A espérer bientôt un chemin exquis.

*Daniel Navarro*

## **Pomme**

Pomme, si ma peau d'orange  
A quelques traits un peu pourris  
Ne me jugez pas par mes louanges  
Mon jus d'orange est incompris

Les fruits sont tous les mêmes  
Mais vous êtes rubiconde et madone  
Et vous serez la suprême  
Quand il n'y aura plus personne

J'ai voulu devenir votre pomme  
Mais vous n'avez vu qu'une orange  
Vous vous inquiétez de ceux qui nomment  
Selon moi, vous êtes étrange

Le même changement des saisons  
Règle nos givres et nos mois secs  
On nous a dégustées dans les maisons  
Pourquoi suis-je un échec

Pensez-y, belle Pomme  
Vous serez ce que je suis  
Des fruits, tout le monde consomme  
L'amour, vous l'aurez détruit

*Eric Leech*  
*D'après « Marquise » de Corneille*

Une scène pâle qui fane  
Les secrets que je gardais  
Dans la solitude

*Jaclyn Leonard*

## **Manger la poésie**

L'encre coule des coins de ma bouche.  
Il n'y a nul bonheur comme le mien.  
Je mange de la poésie.

La bibliothécaire ne peut croire ce qu'elle voit  
Ses yeux sont tristes  
Et elle marche avec ses mains dans sa robe.

Les poèmes sont partis.  
La lumière est faible.  
Les chiens sont sur l'escalier du sous-sol et ils approchent.

Leurs yeux roulent,  
Leurs jambes blondes brûlent comme des broussailles.  
La pauvre bibliothécaire commence à taper des pieds et à pleurer.

Elle ne comprend pas  
Quand je me mets à genoux et lui lèche la main,  
Elle crie.

Je suis un homme nouveau,  
Je gronde et aboie,  
Je m'ébats avec joie dans le noir des livres.

*Traduction de « Eating Poetry » de Mark Strand  
Katherine Leone*

